

L'ARCHE *Editeur*

Fabrice MELQUIOT

Beaux Voyous

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Le 14/09/05

Beaux Voyous

Théâtre

Fabrice Melquiot

*A Victor Eduardo Vera Cortez, fils d'aviateur et de personne, danseur de tango et soutien de
famille.*

Parce qu'il prend les nuits de Valparaiso pour un mariage en blanc.

Parce qu'à 33 ans, il espère gagner son 23^{ème} procès.

*Parce qu'il n'a pas bronché quand, dans un abattoir de Buenos Aires, un marchand de
viande à la mère cancéreuse lui posa son calibre sur le front ; rares sont les hommes maîtres
d'eux-mêmes.*

Parce qu'il a réussi à faire pleurer le marchand de viande, ce qui est tout de même très fort.

Parce qu'il lit entre les lignes.

*Parce qu'en lisant celles de ma main, il m'a prédit – en toute amitié - que je n'en avais plus
pour longtemps.*

Personnages

Viktor Baumgartner – 60 ans

Anton Baumgartner – 40 ans

Marko Baumgartner – 35 ans

Nil Baumgartner - 20 ans

Suzann Wolf – 30 ans

J'ai commencé par voir un stand de tir et des miroirs.

Puis, un père et ses fils.

Le titre est venu tôt, quand j'ai surpris dans les miroirs ces hommes-là, le torse nu.

Une façon de mettre face à elle-même cette petite société de gangsters en devenir, d'hommes peu banals mais finalement assez communs, ce pourrait être vous et moi, un peu excédés par quelque malaise existentiel et l'ambiance de ce début de millénaire.

A ceux qui se demanderaient « de quoi ça parle », je répondrais que c'est l'histoire d'une dictature baroque, capable de caresses et de baisers, de rires et de tapes dans le dos, l'histoire de la laideur en soi et au-dehors de soi, qu'on ne sait plus muer en grâce, l'histoire d'un enfermement et d'une haute surveillance, qu'on croit salutaires et inéluctables, à l'heure où les libertés en vente sur le marché sont plastifiées, codées, uniformes, à l'heure où l'on vend jusqu'à une certaine idée de la liberté.

Mais demain, j'aurais sans doute d'autres idées là-dessus ou peut-être plus aucune -ce qui me ferait des vacances.

J'écris ces mots à Valparaiso-Chili, un matin où les brumes effacent les trois-quarts des collines et ne parlons pas du Pacifique.

Le printemps de septembre ne tient pas ses promesses ; j'écris les épaules couvertes d'un plaid épais. Je tousse beaucoup. La fenêtre donne sur un cimetière blanc. Plus près, un toit de tôle, couvert de rouille.

J'ai commencé par voir un stand de tir et des miroirs.

Voir un enfant montrer à son frère aîné comment tenir son arme, face à un miroir.

Mais, entre ces chimères, le désir de les écrire et mon passage à l'acte, les fantômes ont bougé.

J'ai donné à l'enfant un nom de fleuve et au grand frère le prénom de Tchekhov.

Parce qu'arrive un moment d'abandon fou - quand on est si loin de soi qu'on s'entre dedans de plein pied - où tout ce qu'il reste pour bien voir le monde, c'est un livre et un verre d'eau.

F. M

I

Une baraque isolée.

*Le salon rappelle un coin d'usine désaffectée. Murs de plusieurs couleurs passées.
Mobilier de fer et de rotin esquiné.*

*Un vieux pick-up ; la voix de Chavela Vargas, une chanson pour les putains,
Macorina.*

Autour, un silence de mort ; le désert n'est pas loin.

*La mer non plus, d'ailleurs ; d'ailleurs on a souvent l'idée de faire une virée au bord
de la mer, on en parle mais on n'en voit pas souvent la couleur.*

*On va plus volontiers marcher dans la forêt, quand on a besoin de réfléchir à ce que
l'on vit c'est là qu'on va : du côté de la forêt.*

La ville est à deux pas, avec ses banques, ses armureries, ses planques.

Commerce et trafics, en trompe-l'œil.

Souvent, au carrefour de tant de rendez-vous, règne un silence qui vous glace.

Quatre hommes apparaissent.

Torses nus et blancs.

Quatre miroirs, en sale état.

Ils se figent, dans des poses qu'on imagine rituelles, chacun devant son miroir.

Ils s'étudient.

Parfaitement.

Silence.

Viktor.

Vous êtes de la même espèce que moi.

Marko.

De la même espèce.

Nil.

La même.

Silence.

Viktor.

Je demande à voir.

Silence.

Anton.

Quoi ?

Viktor.

Vous êtes de la même espèce que moi, je demande à voir.

Marko.

Papa, évidemment qu'on est de la même espèce que toi.

Silence.

Viktor.

Vérification.

Anton.

Ça lui reprend.

Viktor.

Papiers.

Marko.

Et allez.

Nil.

Je les ai pas sur moi.

Anton.

Va les chercher.

Nil disparaît.

Anton et Marko sortent de la poche de leur pantalon leur carte nationale d'identité, la montrent à Viktor.

Viktor.

Marko Baumgartner. Tu es de la même espèce que moi, c'est écrit là, virgule, je te félicite.

Marko.

Merci, Papa.

Viktor.

Il faut vérifier, point. Anton Baumgartner. Tu es de la même espèce que moi, je te remercie.

Anton.

Il ne faut pas.

Viktor.

Quoi ?

Anton.

Pas la peine de me remercier, c'est tout naturel.

Viktor.

Vous savez comment c'est. On n'est plus à l'abri nulle part.

Marko.

A l'abri de quoi ?

Viktor.

Plus à l'abri d'aucune certitude. Il faut vérifier.

Anton.

Et garder son sang-froid.

Viktor.

Tu es de la même espèce que moi, pas de doute. Le sang-froid, parce que nous sortons des rails. Je suis inactif, virgule, tu es inactif, virgule, nous sommes inactifs. Voilà, c'est dit. J'emmerde les mouches. Point.

Nil revient, sa carte nationale d'identité à la main, la tend à son père.

Nil.

Voilà.

Viktor.

Nil Baumgartner. Joli prénom, Nil.

Nil.

Merci.

Viktor.

C'est moi qui te l'ai donné ?

Nil.

Oui, Papa.

Viktor.

Bien répondu. Tu es de la même espèce que moi.

Nil.

Ça fait plaisir.

Viktor.

J'ai toutes les raisons d'avoir confiance en vous, toutes les raisons de croire en vous.

Nil.

Tu crois pas si bien dire.

Viktor.

Comment ?

Nil.

J'ai dit : tu crois pas si bien dire.

Viktor.

Pourquoi ?

Nil.

Pourquoi quoi ?

Viktor.

Je crois que j'ai très bien dit, j'ai dit ce que je voulais dire, pourquoi me dis-tu que je ne crois pas si bien dire, tu trouves que je n'ai pas bien dit, tu trouves que j'ai dit de travers ?

Nil.

Non. Tu as très bien dit. C'est que. Juste une. Pardon, Papa.

Viktor.

Ne déconne pas, petit.

Silence.

Nil.

Je suis de la même espèce que toi.

Silence.

Marko.

Papa, allons-y.

Anton.

Nil, à ton miroir.

Nil va se placer devant son miroir.

Pendant ce temps-là.

Dans un pub de la ville, qui vient d'ouvrir.

Même chanson, dans le juke-box clinquant.

Coiffée d'une perruque qu'elle brosse méthodiquement, une fille - avec des seins pas gros mais tendus comme des flèches d'indien - se regarde dans son miroir.

Susann.

Greta Garbo, les doigts dans le nez je me la fais Greta Garbo. Lauren Bacall, je l'emmène à la crèche, Lauren Bacall. Audrey Hepburn, tu l'assieds à côté de moi pour la photo de classe, soudain c'est du pipi de chat. Je suis comme ça, moi. Je suis. Je suis belle. Je suis vraiment la super belle nana, moi, ce que je suis c'est ça, la reine du concours. Je dors sur des lauriers, moi. Et Julia Roberts, je lui pète ses dents, je lui refais le portrait à Julia, c'est ça, je suis comme ça, Julia Roberts, j'en fais une chaise pliante. Sur la photo de classe, c'est sur elle que je m'assois, à côté d'Audrey-pipi-de-chat. Je suis super belle. Ava Gardner, je lui laisse jeter l'éponge, sans rien dire ni faire, parce que je suis beau joueuse et parce qu'Ava Gardner, non mais franchement la pauvre. Marilyn, je la teins en brune, c'est plus personne. Sharon Stone, elle sort plus qu'avec des mecs qui seront majeurs à la mort du soleil, alors. Je les dégomme toutes, ces connes.

Dans le salon des Baumgartner.

Viktor détaille son reflet dans le miroir ; ses fils l'observent, reviennent à leur propre reflet.

S'accordent leurs respirations, sans qu'ils s'en aperçoivent.

Viktor.

Beau comme un salaire.

Nil.

Moi, je suis d'accord avec toi, Marko, c'est l'heure. Les armureries, c'est pas des magasins comme les autres, ça ferme plus tôt.

Anton.

Le père a raison, il faut faire le point, sinon on ne saurait pas par quoi commencer.

Nil.

On a dit : tirer dans le tas.

Anton.

Les virgules, c'est important.

Viktor.

Capital. Faire le point. Et les virgules.

Silence.

Marko.

Tu as la classe, Papa.

Viktor.

Je suis à trois kilos de la classe.

Nil.

Parfait, moi je suis parfait. Musclé d'origine. Je veux qu'on aille faire les courses.

Marko.

On pourrait commencer par ça. Faire les courses. Se débarrasser de ça, avant que ça ferme. Le point de départ, ce serait ça : faire les courses, après plus de question à se poser, on tire dans le tas, ça me démange.

Nil.

Moi aussi, ça me.

Viktor.

On s'est mal compris. Vous ne savez rien de la vie, parce que la vie ne sait rien de vous. Point. La vie ne sait rien de vous parce que je me suis battu toute ma vie pour que l'odeur de l'usine n'imprègne pas vos vêtements, et j'ai lavé les miens le soir en rentrant, toujours, pour que l'odeur de l'usine n'entre pas dans la maison et nous fasse de l'asthme. Vous n'avez jamais connu ça, deux points : la maladie du travail. Les heures machinales, ça vous passe par-dessus la tête, parce que je suis le meilleur des pères et j'ai toujours voulu vos vêtements propres, avec l'odeur de l'amour. Moi, je sais ce que c'est que la patience. Je sais ce que c'est qu'attendre la cantine et après la cantine attendre la fin de journée, l'heure de la lessive en fin de journée et voir vos mines vierges d'efforts, parce que je l'ai décidé et je ne m'en plains pas. N'empêche, je vous mettrais bien mon poing dans la figure. Je répète. Je suis inactif, virgule, tu es inactif, virgule, vous êtes inactifs. Nous sortons des rails. Fini de suer. Vous êtes de la même espèce que moi, oui ou non ?

Marko.

De la même espèce, oui, exactement.

Viktor.

Alors ta gueule, si tu es de la même espèce que moi. On ne tire pas dans le tas, le tas c'est du passé, tirer c'est du passé. Tirer dans le tas, non mais je rêve. Sais-tu combien de voyous avant toi, combien de malfaiteurs en tout genre ont prononcé cette phrase avant toi ? Tirer dans le tas ! Il faut inventer, Marko. Inventer ! Cherche autre chose.

Dans son pub, Susann a allumé une cigarette et cherche à mettre un nom sur ce truc qu'elle s'enfile dans la bouche.

Susann.

Il me dit tout le temps que je ferais bien de faire gaffe à ce que je dis, que je ferais mieux de tourner sept fois ma langue dans ma bouche et deux fois plus dans la sienne avant de dire un mot, parce que j'ai tendance à dégainer plus vite que mon ombre. Mais, je suis ce que je suis. Il m'appelle Sue, quand on fait l'amour il m'appelle Sue, Susann quand on ne fait pas l'amour et Lucky Luke quand il est énervé. Il dit : tu ferais bien de trouver exactement les mots qu'il faut pour parler de ce que tu veux parler. Et si je l'appelle Nil tout court, juste Nil et rien d'autre, c'est pas comme dire Nil chéri ou mon petit pharaon. Il ne ressent pas la même chose, à chaque fois pas la même chose, alors j'apprends à choisir mes mots. Pour bien dire ce que j'ai à dire. Une clope. Non. Une sèche. Non. Une tige. Un clou de cercueil ! Un clou de cercueil dans la bouche, je pense à mon petit pharaon. J'ai dit ce que je voulais dire. Je peux m'en griller une autre. Et continuer de penser à lui, à m'en faire les seins comme des flèches d'indien, c'est pas moi qui le dis. Il dit que j'ai les seins pas gros, mais c'est des flèches d'indien. Il dit ça n'importe quand, pas besoin qu'on fasse l'amour, ça lui vient : il le dit ; c'est pas un hasard s'il dit des flèches d'indien plutôt que mes pointes de seins. Le reste du temps, il me trouve moche comme un genou et il a honte de moi.

Dans le salon des Baumgartner.

Viktor.

Garde cette idée si tu veux, l'idée de tirer dans le tas - nous ne tirerons dans aucun tas - mais garde l'idée et cherche autre chose, invente.

Silence.

Marko.

Je ne sais pas, de toute façon je ne veux plus tirer dans le tas, ça m'a passé.

Viktor.

Quelqu'un a une idée ?

Silence.

Anton.

Tirer dans la pile.

Viktor.

Bien la pile, bien. Et tirer dans le monceau, tirer dans l'agrégat, qu'est-ce que vous en dites de l'agrégat ?

Silence.

Nil.

Tirer dans l'agrégat ?

Marko.

C'est bien, ça donne envie.

Viktor.

Compris, Marko ?

Marko.

Oui, Papa.

Viktor.

Nous sommes des inventeurs. Nous tirons dans l'agrégat. Et crois-moi mon fils, pour inventer de nos jours, il faut prendre en considération points et virgules, parenthèses et majuscules, sinon tu es juste bon à. Rien. Juste bon à tirer dans le tas. Bon pour la graisse des machines et la lessive du soir. Bon pour la routine et une vie grande comme une mouche. Fais confiance à ton père. J'ai été une mouche. J'ai été heureux d'être une mouche. J'emmerde les mouches. Petit, tu es de la même espèce que moi ?

Nil.

Oui, Papa.

Viktor.

Et toi, Anton, de la même espèce que moi ?

Anton.

Je dois prendre encore quelques kilos, non je ne dois rien prendre, je dois raffermir tout ça, je dois durcir tout ça, je dois me durcir, que le muscle saille, plus anguleux alors oui, peut-être nous serons de la même espèce, Papa.

Marko.

J'ai du bide.

Viktor gifle Marko.

Viktor.

Du bide. Je t'interdis de constater quelque chose et d'employer, pour constater, quelque chose d'aussi triste que ça, une phrase aussi pauvre que celle que tu viens d'employer.

Marko.

Je ne sais pas ce qui m'a pris.

Viktor.

Je t'interdis de dire : j'ai du bide. A l'instant que nous essayons d'écrire notre légende, que pour écrire notre légende, je me saigne chaque jour depuis des années, et je me prive, parce que je sais que je ne suis qu'à trois kilos de la classe et qu'il en faut pour

écrire une légende. De la classe. Je ne constate pas, mon fils. Je me projette ! Point d'exclamation !

Nil.

Moi, j'ai dit : je suis parfait. Parfait. C'est parfait, Papa ?

Viktor.

C'est parfait.

Anton.

Moi, je dois me durcir.

Viktor.

Parfait.

Marko.

Moi, je suis dur. Je suis plus dur que n'importe lequel d'entre vous, et je m'en tamponne d'avoir du bide parce que j'en ai dans le ventre.

Viktor.

Mieux. Beaucoup mieux. Surveille ton langage.

Marko.

Tu as raison, Papa. Les virgules, ça compte. Il faut faire le point.

Nil.

On va faire les courses. Il n'y a plus que ça : faire les courses. Après, on casse tout. On tire dans le tas.

Silence.

Viktor.

Qu'est-ce qu'il a dit ?

Anton.

Il est jeune.

Viktor.

Alors, je ne le claque pas ?

Anton.

Non.

Viktor.

Anton.

Anton.

Oui.

Viktor.

Marko.

Marko.

Oui ?

Viktor.

C'est à vous de prendre en charge une partie de l'éducation de votre frère. Il est jeune. Je ne peux pas tout assumer, je ne peux pas faire face, ni faire le point et prendre garde aux virgules, je ne peux pas suivre un régime et m'occuper en plus de l'éducation du gosse, sachant que la vôtre n'est pas encore achevée. Si en plus je dois distribuer les baffes.

Marko gifle Nil.

Merci Marko.

Marko.

De rien, Papa.

Nil.

Enflure.

Anton gifle Nil.

Viktor.

Merci Anton. C'est bien. On est de la même espèce. L'éducation, c'est capital. Point. Nil, qu'est-ce qu'on dit ?

Silence.

Nil.

Merci.

Viktor.

Si vos mères étaient là, elles seraient fières de vous.

Marko.

Surtout la mienne.

Viktor.

Les Italiennes sont fières de nature.

Anton.

Parce que les Polonaises se couchent facilement peut-être ?

Nil.

La tienne, il paraît.

Viktor gifle Nil.

Viktor.

Il y a des moments où l'éducation d'un enfant ne peut être assumée que par son père. Je suis bienveillant. Et ferme. Ça va, Nil ?

Nil.

Je ne sais pas ce qui m'a pris. C'était pour la blague, juste faire la blague.

Viktor.

Anton, quelque chose à ajouter ?

Anton gifle Nil.

Anton.

Non. Ça va. Je ne t'en veux pas.

Silence.

A leur miroir.

Marko.

Nos mères seraient fières, n'importe laquelle.

Viktor.

C'était toutes les trois des natures très fières. Mais là. Ça déborderait des vases.

Nil.

J'en ai marre d'être jeune. Je veux plus être jeune. Je veux être âgé pour arrêter de dire des conneries ou être tenté de faire la blague juste pour faire la blague. Je mérite mieux qu'être jeune.

Viktor.

Pour commencer, emploie des négations, petit con.

Anton.

Un bon tuyau, ça.

Nil.

Merci, Papa.

Marko.

L'avantage, quand tu es jeune, c'est que tu ne réfléchis pas.

Viktor.

Oui, des fois c'est un avantage de ne pas réfléchir. Ce qu'on apprécie chez un jeune, c'est sa spontanéité.

Nil.

C'est à cause de ça que je me suis fait baffer, je vous signale.

Anton.

Oui.

Viktor.

Oui.

Marko.

Oui.

Nil.

Alors ?

Viktor.

Alors quoi ? T'en veux une autre ?

Silence.

Anton.

Je ne sais plus tout à fait si je suis de la même espèce que vous, parce que je finirais bien mon bouquin plutôt que passer des plombes à reluquer mon bide.

Silence.

Viktor.

C'est le doute, ça.

Marko.

Le doute, c'est le meilleur ami de l'homme, comme les clebs.

Nil.

Pourquoi ?

Marko.

Parce que le doute, il te tire sur la laisse. Vers l'avant. Tu marques un temps, tu doutes. Après tu repars, vers l'avant, parce que le doute tire sur ta laisse. Tu marques un temps, ton chien pisse. Après tu repars, vers l'avant, parce qu'un chien n'aime pas

revenir sur ses pas. Le problème quand tu promènes un chien, c'est que parfois il doute lui-aussi, alors on peut s'égarer.

Silence.

Viktor.

Je l'ai toujours dit.

Anton.

J'ai envie d'aller bouquiner. Qu'est-ce qui me prend ?

Viktor.

Tu as le droit. Tu es l'aîné. Tu es à l'âge des questions. Certaines questions. Ces questions-là, de ton âge hein. Si on te demande ton âge, donne l'âge de tes questions.

Anton.

Un bon tuyau.

Viktor.

Je n'aime pas être injuste, virgule, je n'aimerais pas que l'un d'entre vous croie que je le préfère à un autre ou qu'il est moins aimé que les deux autres. Alors, je vous rappelle à tous que ta mère, Anton, je l'ai tout de même rencontrée sur un trottoir de Varsovie.

Anton.

J'avais rectifié de moi-même.

Nil.

Il n'y avait rien à rectifier.

Anton.

Je me comprends.

Nil.

Merci, Papa.

Viktor.

Je t'en prie, Nil. Je mets les points sur les i. De toute façon, ta mère ne valait pas mieux.

Marko.

On y va !

Viktor gifle Marko.

Là, je ne comprends pas. J'ai oublié une virgule, une négation ? Je n'ai fait aucun constat, j'étais prêt à aller de l'avant, pour écrire notre légende et je prends une mandale.

Viktor.

C'est moi qui dis : on y va.

Silence.

Marko.

Pardon, Papa. Bien sûr. Je t'en prie.

Silence.

Viktor.

On y va.

Anton.

Je viens. Je veux choisir mes armes.

Nil.

On a tous le droit de choisir ses armes ?

Viktor.

Si tu ne prends pas un flingue qui coûte la peau du cul, alors oui, tu as le droit, et un couteau aussi, mais tes frères te surveillent et je t'ai à l'œil, Nil. Les jeunes, on les connaît, ils dépensent sans compter l'argent de leurs parents, c'est pour ça que la société va mal.

Nil.

La société, c'est pas nous.

Viktor.

Bien sûr que si, la société c'est nous. Mais plus pour longtemps. Bientôt, nous regarderons les autres de côté, parfois même de haut parce que nous aurons les moyens de les regarder de haut. Nous resterons à la marge. Durs, cruels, impitoyables. Autant qu'humbles et humains, si profondément humains. Dans cet écart entre soi et soi, entre ce que nous sommes et ce que nous pouvons être, j'écrirai, avec vous, notre légende. Je n'ai pas oublié une virgule, ni aucune négation. C'est parfait, hein. C'est une bonne conclusion pour cette scène d'ouverture. Nous avons prouvé à chacun à quel point nous étions ouverts. Autant qu'hermétiques. Autant qu'inaccessibles. Il est bon d'être inaccessibles. Apprenons à regarder de haut.

Ils pointent tous le menton, dans un air de défi.

Anton.

Moi, je ne peux pas. Je crois que je vais lire, finalement.

Viktor.

Je te prends ce qu'il y a de moins cher ?

Nil.

Moi, je veux un Sheriff Yankee Special, calibre 44, avec barillet à six coups et finition acier gravé, avec ça tu compostes un éléphant.

Anton.

Je viens, je viens.

Viktor.

C'étaient les *Fondements de la métaphysique des mœurs*. Il sortent.

C'est ça.

La voix de Chavela Vargas, Cuando vivas conmigo.

II

Dans son pub, Susann se maquille.

Susann.

Tristes tropiques. Le maquillage, ça me sauve un tout petit peu, voilà ce qu'il me dit, mon petit pharaon. La perruque aussi, il trouve ça sauveur. S'il le dit, c'est que c'est vrai, qu'il le pense comme il le dit. Alors, pourquoi les clients du pub me touchent les fesses au passage ? Si j'étais si moche et comme un genou, ça devrait leur couper l'envie de lever la main sur moi. Des soirs, j'ai l'impression d'être une bossue qu'ils caressent pour se porter bonheur. Il dit qu'il a toujours raison et t'es vraiment comme je te le dis, ma petite Susann, moche comme tout. S'il le dit, c'est que c'est vrai. Alors, qu'on arrête de prendre mes fesses pour un gri-gri. Des jours, j'aimerais être une jungle, avec ma propre loi. Parce que je suis la reine du concours, parce que je suis la super belle nana, parce que Pamela Anderson, je la renvoie à l'usine ! J'aimerais être dans la jungle, loin sous les palmiers avec personne, une belle jungle pas trop sauvage et en écrire la loi. Non plus. Je crois que j'aimerais faire la loi. C'est ça. J'aimerais faire la loi, au moins une fois.

III

*La baraque.
Les Baumgartner reviennent.
Chacun porte un costume renversé sur l'avant-bras.*

Anton.
Esthétique et métaphysique.

Viktor.
On a failli sortir, virgule, on a failli aller faire les courses et nous étions nus, tous, on a failli y aller nu, parce qu'on était concentrés, à l'écoute de soi, à l'écoute les uns des autres, exigeants, inventifs, solidaires, c'est beau, c'est très beau. Mais c'est con, c'est très con.

Marko.
On ne peut pas sortir comme ça.

Viktor.
Habillons-nous.

Leurs gestes s'accordent, sans qu'ils cherchent à les accorder.

Marko.
Putain de cravate.

Silence.

Viktor.
Sais-tu ce qu'elle m'a coûté, ta cravate ? Sais-tu combien d'heures ta vieille bourrique de père a dû trimer pour te payer cette putain de cravate ? Je dis *vieille bourrique* dans le seul but de t'affecter davantage, que tu t'apitoies petit con sur le sort de l'homme rare et remarquable qu'est ton père, alors réponds : combien de temps *cette vieille bourrique rare et remarquable* a dû. Je disais, deux points : combien de temps *cette vieille bourrique rare et remarquable* a dû trimer pour te payer cette cravate en soie de Chine ?

*Silence.
Marko regarde ses chaussures.*

Anton.
Longtemps.

Viktor.
Comment ?

Anton.

Longtemps, j'ai dit. Tu as dû trimer longtemps, sans compter que c'est de la soie.

Viktor.

Parce que tu crois que je vais me contenter d'un adverbe, tu crois vraiment que vous allez vous en sortir avec un adverbe ? Longtemps ! Je veux une estimation exacte de ce que m'a coûté cette cravate !

Nil.

Maintenant ?

Viktor.

Maintenant.

Nil.

Sûr, ça va fermer. Je vais dormir seul comme un ermite, sans mon Sheriff Yankee Special.

Viktor gifle Nil.

Je veux plus être jeune.

Viktor gifle Nil.

Je NE veux plus être jeune.

Marko.

Pardon Papa, excuse-moi, ça me démange des fois, je ne me contrôle pas toujours. Remarque, si l'on s'attache un tout petit peu, je dis bien si tu veux t'attacher un tout petit peu à l'expression *putain de cravate*, je sais : on a d'autres chats à fouetter, on a des objectifs je sais et je ne me justifie pas, mais je te ferais remarquer que *putain de cravate*, ça peut être pris dans un sens très positif. PUTAIN de cravate ! Dans le sens vraiment nickel, dans le sens : la soie de cette cravate vaut toutes les putains du monde !

Silence.

Viktor.

Estimation.

Nil (à Marko).

Te fatigue pas.

Silence.

Anton.

Moi, je dis trois heures. Tu as dû trimer trois heures pour payer sa cravate à Marko.

Viktor.

Plus.

Marko.

Plus ?

Nil.

Quatre heures.

Viktor.

Plus.

Marko.

Me dis pas que tu as trimé cinq heures pour me payer cette p... Cravate.

Nil.

C'est fermé, c'est mort, je dors tout seul.

Viktor.

Plus de cinq heures.

Anton.

C'est dégueulasse.

Nil.

Toute cette thune et cette sueur qu'on a sur le dos, si t'es pas conscient, bon sang, t'es juste un abruti. Je veux plus être jeune, je veux être conscient, comment je dois faire ?

Anton.

Emploie des négations, on t'a dit.

Viktor.

Neuf heures ! J'ai dû travailler neuf heures pour payer cette cravate que tu portes autour du cou, mon fils, autant te dire que je te pendrais volontiers à ta putain de cravate je te pendrais ça oui, parce qu'aucun respect, aucun, neuf heures, je ne me plains pas, vous me connaissez, Viktor Baumgartner n'est pas homme à se plaindre, Viktor Baumgartner est homme à vaincre et inventer, je ne veux pas me plaindre, je veux juste que vous sachiez exactement dans quelle société nous sommes, contre quelle société nous avons levé nos armes, bande de petits cons, vous êtes gâtés, trop gâtés, si j'avais eu vos mères à mes côtés voilà ce qu'elles m'auraient dit : Viktor, tu les gâtes trop, un jour le revers de la médaille, un jour tu achèteras une cravate en soie de Chine à l'un d'entre eux, et des costumes italiens, et des pompes de ministres, et tu verras Viktor, tu verras ! Exclamation ! L'un de ces fils que tu gâtes tellement, il dira

sans que son sang fasse un seul tour dans ses veines, il te dira : PUTAIN DE CRAVATE !

Marko pleure.

Marko.

Pardon, Papa, pardon, je ne le dirai plus jamais ! J'aime ma cravate, j'aime mon costume, j'aime les Italiens, j'aime mes chaussures, et le cuir, et les lacets de mes chaussures, j'aime pas la société, ça me démange de lui faire payer ce qu'elle te fait payer !

Anton.

De la dignité, Marko, debout.

Viktor gifle Marko.

Viktor.

Ecoute ton frère, lève-toi, ne te plains pas, jamais. Pour ce qui est de la société, mon fils, on en fait notre affaire.

Anton.

Arrête ça, Marko. Habille-toi. Habillons-nous.

Nil.

A cette heure-ci, on trouvera plus rien d'ouvert, que les Arabes et les Pakistanais. A part des cacahuètes à dix euros, ils vendent pas d'armes.

Silence.

Regards entendus des aînés.

Viktor.

Il est jeune.

Anton.

Jeune.

Viktor.

Vous êtes de la même espèce que moi.

Marko.

De la même espèce. Je meurs pour toi, quand tu veux.

Viktor.

Toutes les familles traversent de petites crises et trouvent de petits arrangements. Nous devons faire les choses en grand.

Viktor embrasse Marko, exagérément.

Marko se reprend, exagérément.

Ils s'habillent et leurs gestes recommencent à s'entendre, exagérément.

Ce sera fermé, l'armurerie, fermée. Demain matin à la première heure, on ira faire les courses, on achètera tout ce que vous voudrez, demain je vous gâterai encore. Ce n'est pas grave. De petites anicroches, des imprévus ridicules, il n'y a pas de grain de sable, la mécanique est huilée, bientôt nous serons durs, cruels, impitoyables.

Anton.

Papa, est-ce qu'on s'habille quand même ?

Viktor.

Oui.

Nil.

A quoi ça sert si c'est demain qu'on fait les courses ?

Viktor.

A s'habituer.

Nil.

A quoi ?

Viktor.

A la sueur de mon front sur nos épaules, à nos pieds, dans nos mains. A la classe, parce que bordel ces Italiens ils vous font quand même de ces merveilles ! Regardez-moi ça comment il tombe, ce costume !

Marko.

On est beaux. On est très beaux.

Anton.

Comme des salaires de décembre, avec les étrennes.

Nil.

On dormira habillés comme ça cette nuit ?

Viktor.

Petit con, tu veux froisser un costume qui coûte dix fois la peau de ton petit cul ?

Nil.

Ben non.

Viktor gifle Nil.

Pourquoi tu m'as giflé, j'ai rien dit de mal, j'ai approuvé, rien qu'approuvé qu'on n'allait quand même pas dormir avec des costumes qui coûtent plus cher que nous !

Viktor.

Excuse-moi Nil, c'est la fatigue. Rends-moi cette gifle, Nil.

Silence.

Nil.

Quoi ?

Viktor.

J'ai dit : gifle-moi, rends-moi cette baffe, dépêche-toi.

Nil.

Je peux pas te gifler, Papa, je vais quand même pas, c'est pas grave, c'est rien, j'ai l'habitude, je les sens même plus.

Viktor.

Gifle-moi.

Nil.

Non.

Marko.

Tu vas faire ce que Papa te demande, espèce de petit con ?

Viktor.

Vas-tu me rendre cette baffe injustifiée, oui ou non ?

Nil gifle Viktor, exagérément.

Viktor lui rend, exagérément.

Nil pleure.

Silence.

Tu gifles ton père ? Te rends-tu compte que tu viens de gifler ton propre père ? Sais-tu le temps que ça m'a pris pour enfiler mon sexe dans ta mère ? Sais-tu combien d'heures j'ai dû trimer pour enfiler ma putain de verge dans ta putain de mère ?

Marko.

Espèce de petit con, te rends-tu compte de ce que tu viens de faire ?

Anton.

Il est jeune, les jeunes d'aujourd'hui sont plus jeunes que les jeunes d'hier. A ton âge, Nil, j'étais moins jeune que toi.

Viktor.
Estimation.

Nil.
Quoi ?

Viktor.
Estimation.

Nil.
De quoi ?

Anton.
Combien de temps Papa a dû trimer pour enfiler son sexe dans celui de ta mère ?

Nil.
Je sais pas, j'étais pas né.

Viktor.
Tu fais de l'esprit ?

Nil.
Non, bien sûr que non, ça ne me viendrait même pas à l'idée.

Viktor.
Estimation !

Marko.
Une heure !

Viktor.
Plus !

Anton.
Deux heures !

Viktor.
Loin du compte !

Marko.
Cinq heures !

Viktor.
Au bout de cinq heures, elle commençait tout juste à desserrer les genoux !

Nil.

Neuf heures !

Viktor.

Neuf heures ! Exactement, Nil ! Neuf heures pour enfile ma verge dans ta mère, alors que ta mère, mon petit Nil, on le sait que ta putain de mère supportait fort bien ce type d'appellation, alors quoi, tu me demandes, quoi ? Pourquoi ma mère a-t-elle mis ce temps fou à écarter les cuisses alors que tu la payais pour ça ? Tu me le demandes, n'est-ce pas ?

Nil.

Oui, Papa, je te le demande.

Viktor.

L'amour, Nil. Amoureuse de moi, au premier regard, amoureuse et soudain ça perd tout savoir-faire, soudain ça minaude, ça rougit, ça esquive, alors qu'à l'habitude ça donne, ça prend, c'est propre. Une pyramide, ta mère ! Neuf heures pour enfile ma putain de queue dans ton égyptienne de mère. Je voulais juste tirer ma crampe, moi, visiter la salle des fêtes et rideau ! Conclusion ?

Nil.

Conclusion de quoi ?

Viktor.

Je répète : conclusion ?

Silence.

Anton.

Conclusion : il a fallu autant de temps à Papa pour acheter une cravate à Marko que pour te mettre au monde.

Silence.

Nil.

Et alors ?

Viktor.

Ça doit t'aider à relativiser. A dédramatiser. Ça doit t'aider. Est-ce que ça t'aide ?

Nil.

Pour l'instant, j'arrive pas à faire le lien entre moi et une cravate, mais si tu le dis.

Viktor.

Tu es jeune, tu as tout le temps de comprendre.

Marko.

Tu veux que je le gifle, Papa ?

Viktor.

Ça ira, Marko. Merci. C'est bien. C'est très bien. La mécanique est parfaitement huilée. Je suis fier de vous. Déshabillons-nous. Demain, à la première heure, je vous gâte, mes fils, je vous gâte et vos mères seraient blêmes de me voir vous gâter de la sorte, mais la société ne fait pas de cadeau, aucun cadeau alors, alors voilà, je veux me détendre, à poil tout le monde.

Ils se déshabillent.

Et disparaissent.

IV

Plus tard.

Une arrière-boutique, une remise, une cave ; difficile à dire, il fait noir.

Des cartons empilés, cadavres de bouteilles comme des quilles dans des caisses, partout.

Une ampoule électrique au bout d'un fil vraiment long.

Assise sur un carton, Susann écrase sa clope et sirote une grenadine.

Susann.

Principes de la nature et de la grâce. Il n'est jamais à l'heure celui-là, il dit qu'il vient, il dit toujours : je viens, et pour une fois je serai à l'heure. J'ai la fâcheuse habitude de croire ce qu'on me dit et de toujours le croire quand il me dit : je viens, et puis de croire en lui, tout court. Alors je bois des litres de grenadine, en l'attendant, mon Prince russe, parce qu'un homme, ça ne change pas. Fait noir, il aime quand il fait noir. Il aime me regarder dans le noir. Moi, j'aimerais qu'il me sorte. Faire la tournée des bars. Non, pas les bars, on risquerait de. Non. C'est qu'il est possessif, à sa façon. De toute façon, il préfère ça : me regarder dans le noir. Je me demande bien ce qu'il peut voir de moi. Je sens bon. Je me parle tranquillement toute seule dans le noir, j'ai un goût de grenadine dans la bouche, j'attends un homme en retard et je sens bon, voilà en gros la situation.

Une voix, qui appelle, forçant le murmure d'un rien.

Anton.

Susann !

Susann.

Il est là.

Anton.
Susann.

Susann.
Je suis là.

Anton apparaît.

Anton.
Pile à l'heure, tu as vu ?

Susann.
Oui.

Anton.
Ça va ?

Susann.
Je viens d'arriver.

Ils se sourient, immobiles un instant.

Anton.
Il suffit qu'un jour passe sans que je voie ton visage et je l'oublie.

Susann.
A force de le regarder dans le noir, c'est comme si tu ne l'avais jamais vu.

Anton.
Je te vois, parfaitement bien, suffisamment.

Susann.
Et tu te souviens de moi ?

Anton.
Oui.

Susann.
Et je te plais ?

Anton.
Difficile à dire. Approche.

Susann approche d'Anton, prudente, alors ils ne savent pas si cette prudence est matière à jouer ou étrange inquiétude.

Susann.

Moi, je connais ton visage comme un calcul mental et je suis extrêmement douée.

Anton.

Embrasse-moi, Rita.

Susann esquive, recule, inquiète cette fois parce qu'Anton ne joue pas.

Susann.

Rita ?

Anton la regarde, comme fasciné par le dégoût qu'il éprouve de lui-même, en regardant Susann, si amoureuxment.

Anton.

Ça porte bonheur de s'appeler Rita, à toutes les causes perdues. Et puis ça protège les filles du mauvais oeil. Ma mère doit en avoir besoin, là où elle est. Tu n'as qu'à m'appeler autrement.

Susann.

Mais moi, j'aime bien t'appeler Anton.

Anton.

En Afrique, ton nom il change avec toi, à mesure que tu grandis, tu trouves d'autres noms qui te correspondent. Je l'ai lu. Ces gens-là en savent plus que nous sur ces choses-là, crois-moi. Approche, je te dis, je vais pas te bouffer.

Silence.

Susann.

J'aime vraiment bien : Anton. C'est comme les pailles, j'aime bien aspirer mon sirop par les pailles, pourquoi je devrais changer une habitude vraiment bien ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette et je n'aime pas que tu ne sois pas dans ton assiette.

Anton.

Tu es moche et con, et puis obstinée. Je me demande ce que je fais là, à te regarder aspirer ton sirop dans le noir, surtout pas porter ton verre à la bouche, tu pourrais t'évanouir.

Susann.

Anton.

Anton.

Appelle-moi autrement, ne m'appelle plus ! Il y a quelque chose en moi qui demain va changer, définitivement changer, tu verras. Et puis non tu ne verras rien du tout, je vais te larguer, je vais me débarrasser de ton furoncle sur ma joue, tu vas voir ce que tu vas voir, et puis tu vas rien voir ! Je suis cruel, je suis dur, je dois me durcir encore, ne me regarde pas comme ça Rita, embrasse-moi.

Susann va pour partir, inquiète et triste.

Reste. Sans toi, je me sens. Je sais pas. Je me sens. J'en perds mes négations, c'est dire l'effet que tu me fais avec ta sale gueule.

Susann.

Tu trouves vraiment que je suis laide ?

Anton.

A un concours de beauté, Frankenstein et toi, on vous met à la sécurité. Non, attends. On se torcherait. Non. On pilerait du riz avec ta tronche. C'est pas encore ça. Je manque de précision. Je suis fatigué. Excuse-moi. Je te dirai ça demain, quel genre de sale gueule tu as. C'est qu'on n'est pas de la même espèce, toi et moi, aucune raison de te choyer, aucune raison de prendre soin de toi parce que. Tu veux la vérité ? Je me fascine de t'en vouloir autant de me dégoûter autant, je me dégoûte d'être tant fasciné par ta gueule imprécise et ta paille mordillée tout de même très irrégulièrement, rien de ce qui sort de toi ne trouve un écho propre en moi, tu me tires vers le bas, avec toi je m'échappe comme on dit : ça m'échappe. J'en perds mes négations et vise un peu ma syntaxe. Je m'en veux d'avoir des nœuds au ventre et l'air d'un petit garçon avec des ailes de mouche dans les doigts, quand tu bois ta grenadine à la paille et que je te viande parce que. Rien. Embrasse-moi, je t'en prie.

Il colle son visage au ventre de Susann.

Susann.

Tu étais si gentil au début, tu avais l'air de tomber d'une branche, pas comme un petit oiseau, tu as passé l'âge d'être un oiseau, on aurait dit que tu étais resté coincé dans ton nid sans avoir jamais appris à voler, et je t'ai ramassé parce que je suis le genre de fille à ramasser les oiseaux, parce qu'il faut dire oui aux oiseaux comme on dit oui aux hommes.

Silence.

Anton.

Je voulais qu'on change de nom, parce que demain j'aurai une arme : c'est le genre de choses qui changent un homme. Et je m'habitue petit à petit à venir te voir et c'est le genre de choses qui changent un homme. Je me croyais une cause perdue et je t'ai prise pour une pauvre fille au début, mais rien de tout ça, on n'est ni l'un ni l'autre.

Silence.

Susann.

Personnellement, je suis une princesse. Quoi, comme arme ?

Anton.

Un revolver. Un couteau aussi. Deux armes. Peut-être plus.

Susann.

Pour quoi faire, des armes ?

Silence.

Quand on s'est rencontrés, j'ai dit oui toutes les fois qu'il fallait dire oui parce que je suis le genre de fille à dire oui, parce que tant d'hommes méritent qu'on leur dise oui de temps en temps, parce qu'on leur refuse tout et moi je n'aime pas qu'on refuse, on leur refuse tout parce qu'ils sont tant à mériter qu'on leur donne, qu'aucun ne devrait recevoir au bout du compte, aucun, c'est tous ou personne, et on sait bien qu'à tous on ne peut pas donner, mais à toi oui, toi de moi tu reçois tout ce que je pourrais donner à la multitude et que je ne donne qu'à toi, parce que, je ne sais pas, vise un peu l'injustice.

Anton.

Il faut neuf heures à un homme exemplaire pour acheter une cravate à son fils.

Susann.

Et alors ?

Anton.

Il faut que ça cesse.

Susann.

Avec tes armes, tu feras baisser le prix des cravates ?

Anton.

Tais-toi.

Susann.

Je t'en achèterai une.

Anton.

Mon père m'en a acheté une. En soie de Chine. Viens là.

Susann.

Dis-moi que je suis belle. Dis-moi que je suis ta reine, ta reine à toi.

Silence.

Anton.

Joker.

Susann.

Dis-le, une fois.

Anton.

A ta manière, oui, tu dois forcément être belle un minimum, belle à ta manière un minimum, sinon je serais complètement taré d'être là à te mendier un baiser, décide-toi.

Susann.

Pour Rita, c'est d'accord. Toi, un nom de roi. Richard ou Henri. Non. Arthur.

Anton.

Arthur. Je vais réfléchir.

Silence.

Susann.

Tu me dis un secret ?

Anton.

Je bande depuis que je suis entré ici.

Susann.

Ce n'est un secret pour personne.

Anton.

J'ai lu sept mille trois cent trente trois livres.

Susann.

Trois depuis dimanche ?

Anton.

Après, je voyagerai.

Susann.

Tu m'emmèneras ?

Anton.

Finalement, je veux bien venir chez toi.

Susann.

Tu m'emmèneras ?

Anton.

Je suis à pied.

Susann.

D'accord.

Ils s'embrassent.

La voix de Chavela Vargas, Si no te vas.

V

Au même moment, dans une rue, près de la forêt.

Brumes.

Nil shoote dans des cailloux qui ont roulé jusque là ; il pense à Susann, qu'il n'a pas trouvée au bar, ni chez elle.

N'avait peut-être pas suffisamment envie de la voir pour la trouver.

Il monte vers les arbres et au milieu des arbres une carrière de sable où il se réfugie parfois, pour faire le point. Et puis, il s'y sent comme au bord de la mer, là-bas.

Il a autour du cou un vieil appareil-photo.

Dans le salon des Baumgartner, tandis que Nil marche en écartant du chemin les pierres, tandis qu'Anton raccompagne Susann chez elle pour la baiser, Viktor joue aux dés avec Marko.

On a écarté les miroirs.

Nil.

De l'aspect primitif de la terre et des traces d'une histoire très ancienne que renferment les monuments de la nature. Maman, je veux vieillir à toute vitesse, une fusée dont on a perdu le contrôle. Je veux que mes veines bleuissent d'un sang épais, un sang qui choisit son trajet. Fumer des blondes, des brunes et des rousses, je veux m'entendre dire : tu fais plus vieux que ton âge. Non : impossible de te donner un âge, tu pourrais aussi bien avoir cent ans. Je veux vivre un million de ces choses qui vous en mettent un coup, je veux prendre des coups de vieux en rafales. Je veux que Papa soit fier de me voir vieillir en employant des négations, vérifiant ma syntaxe, tirant sur la société parce qu'elle nous gâche la vue. Je veux que Papa soit si fier de moi qu'il me laissera encore poser ma tête sur ses genoux comme petit, mais si je devais poser ma tête à partir de maintenant ce serait une tête de petit vieux, cela va de soi.

Silence.

Viktor vient de lancer les dés.

Viktor.

Grande suite. Royale.

Marko.

Tu l'as déjà.

Viktor.

Qu'est-ce que tu dis ?

Marko.

La grande suite, tu l'as déjà. La petite aussi. Concentre-toi.

Viktor.

Qu'est-ce que tu dis ?

Marko.

Tu l'as déjà.

Viktor.

Je n'ai pas compris, je crois que je n'ai pas compris, j'ai la nette impression de ne pas avoir compris ce que tu viens de me dire, mais as-tu seulement tenté de me dire quelque chose ?

Silence.

Marko.

Je t'en mets une deuxième, d'accord. Deux grandes suites, dans la même case. Quarante-vingts points.

Viktor.

On a le droit ?

Marko.

Non.

Silence.

Viktor.

Tu veux faire de moi un tricheur ? Point d'interrogation.

Marko.

Non, Papa.

Viktor.

Tu veux pouvoir me dire : tu n'as rien gagné, puisque tu as triché ?

Marko.

Non, Papa.

Viktor.

Tu veux pouvoir me cueillir en fin de partie et me clouer au pilori ?

Marko.

Mais non ! Je ne veux te clouer nulle part. Je veux que tu gagnes, c'est tout, c'est mon plaisir.

Viktor.

C'est bien. C'est charmant. Tu es un bon fils. Tu es le fils à son Papa.

Silence.

Tu es une belle petite merde.

Marko.

Pourquoi tu dis ça ?

Viktor.

Parce que d'avance tu me gâches le plaisir que j'aurais à te battre, parce que tu baisses les yeux quand tout le plaisir du jeu c'est de se regarder l'un l'autre avec un air de défiance, parce qu'il faut rire de l'autre à ce jeu-là, le provoquer, le surprendre, lui tenir tête. Tu joues à ce jeu-là comme si tu avais parié toutes tes économies sur ta propre défaite. C'est à se demander qui t'a élevé.

Marko.

Tu m'expliques un jeu dont je viens de t'apprendre la règle.

Viktor.

J'en connais plus long sur les petits points noirs à la surface de ces dés que toi sur les petits points noirs que tu as encore sur le visage à trente ans passés. Le hasard, mon fils, j'en connais plus sur le hasard que toi sur ta propre mère, j'ai eu trois fils par hasard, je sais ce que c'est une partie de yams.

Marko lance les dés.

Marko.

Full du premier coup. Vingt-cinq points.

Viktor.

Tu vois quand tu veux.

Viktor lance les dés.

Rien de bon.

Il relance.

Rien de bon.

Relance une dernière fois.

Qu'est-ce que je fais de ça ?

Marko.

Rien de bon.

Viktor.

De toute façon, j'ai gagné.

Marko.

Oui enfin non.

Viktor.

J'ai pris le dessus. Psychologiquement. C'est la seule chose qui vaille dans ces jeux-là.

Marko.

Il me reste un coup.

Viktor.

Puisque je te dis que j'ai pris le dessus.

Silence.

Marko.

J'ai soif.

Viktor.

Tu lis dans mes pensées, mon fils, c'est bien. C'est très bien. Whisky.

Marko.

Je te suis.

Viktor.

Je demande à voir.

*Nil s'est assis sous un orme blanc.
Il regarde le ciel à travers le feuillage dentelé.*

Nil.

Je suis perdu Maman. J'ai tellement de frères, et mon père est tellement. Alors voilà, je n'ai pas d'amis. Avec toi, si tu avais été là, si j'avais su qui tu étais j'aurais été à l'école sûrement et j'aurais moins de frères et de père à l'heure qu'il est, mais plus de mère, un peu plus si tu étais là, tu m'aurais laissé avoir des amis, toi, parce que les filles comme toi ont des tas d'amis c'est connu, tu m'aurais présenté les tiens et je t'aurais présentée aux miens, sans rien se cacher. Je n'aurais pas eu honte de toi.

Dans le salon des Baumgartner, bouteilles d'alcool sur la table, dés épars, le verre de Viktor est vide, celui de Marko pas encore.

Viktor.

Un autre.

Marko.

Déjà ?

Viktor.

On a dit cul-sec.

Marko.

Je reprends mon souffle.

Viktor.

Pas de repos pour les braves.

Marko.

Trois de suite, je peux pas.

Viktor.

Bois !

Marko vide son verre.

Tu es de la même espèce que moi.

Marko.

Je suis de la même espèce que toi. Je ne suis pas une belle petite merde.

Viktor.

Papiers !

Marko.

Quoi ?

Viktor.

J'ai un doute, soudain.

Marko.

Papa !

Viktor.

J'ai dit : papiers !

Marko sort ses papiers, les montre à son père.

Marko Baumgartner. Aucun doute. Aucun. C'est écrit là : on est de la même espèce.

Viktor remplit à nouveau les verres.

Ils boivent cul-sec.

Marko.

Qu'est-ce que tu penses de moi, Papa ?

Silence.

Viktor.

J'ai soif.

Viktor se sert un autre whisky.

Marko.

Qu'est-ce que tu penses de moi ?

Viktor boit son whisky cul-sec.

Viktor.

Qu'est-ce que tu penses de toi, mon fils ?

Marko.

Je pense que j'aimerais bien savoir ce que tu penses.

Viktor.

Je pense que tu ferais bien d'en boire un autre.

Il sert Marko.

Bois !

Marko vide son verre, cul-sec.

Marko.

Réponds.

Sous l'orme blanc, Nil n'en finit pas de regarder le ciel et de parler au grand mouvement des brumes et de l'invisible par-delà son regard.

Nil.

Maman, personne ne sait que je te parle, j'ai réussi à garder trois secrets, je m'en tire bien. Sais pas pourquoi j'ai besoin de te parler même si je sais parfaitement bien que tu es un genre de pyramide et qu'à force d'être visitée tu ne prends plus garde à qui te rentre dedans. Tu ne sais peut-être pas que j'existe. Ça fait longtemps que Papa a ça en tête, longtemps qu'il nous rabâche : pas question de continuer comme ça, à garder de justesse la tête hors de l'eau, longtemps qu'à la fin du mois, il affiche sa feuille de paie dans le salon, qu'on se rende bien compte de ce que l'Etat nous enlève, qu'on se rende bien compte de ce que le monde nous prend, alors il faut que l'Etat rende la monnaie de nos pièces, que le monde se rachète. J'ai beaucoup de chance d'avoir un père comme lui.

Dans le salon des Baumgartner, Viktor et Marko vident ensemble un autre verre.

Viktor.

Vous êtes tous de belles petites merdes ! Charles Bronson, ça c'était du solide, c'était pas de l'acier trempé, c'était des trempes en acier !

Marko.

Con qu'il soit mort comme ça.

Viktor.

Il est mort comment ?

Marko.

Comme ça.

Viktor.

Comme ça ?

Marko.

Plus ou moins.

Viktor.

C'est pas une mort, ça !

Marko.

Il est parti sur la pointe des pieds. Pour pas faire de bruit avec ses éperons.

Viktor remplit à nouveau les verres.

Ils boivent cul-sec.

Viktor.

Bronson, j'ai toujours aimé sa philosophie. Les Douze Salopards, ils étaient douze, sur les douze, tu en as un seul qui a une philosophie, et c'est qui ?

Marko.

C'est Bronson.

Viktor.

Les Sept Mercenaires, ils étaient sept, sur les sept, tu en as un seul qui est philosophe, et c'est qui ?

Marko.

Yul Brynner.

Viktor.

Ah non, Brunner il avait une politique. Bronson ! La mort, il la regardait en face, il se taisait et dans ce silence, Marko, il mettait le prix de sa vie, parce qu'il savait ce que ça coûte, et vas-y que je te joue un air d'harmonica pour que tu comprennes bien que je sais, je sais alors je prends du recul, je prends du recul alors je joue de l'harmonica. Les politiques, virgule, c'est des hannetons, une claque dans le dos et ça meurt ; point virgule ; les politiques de nos jours, ça n'a ni politique, ni philosophie, parce que ça ne sait pas jouer de l'harmonica, ça ne met pas le prix de sa vie dans quoi que ce soit. Alors une claque dans le dos, et tu vas voir la claque. Bronson, c'est la philosophie du silence, j'ai trouvé. La philosophie du silence ! A la tienne !

Viktor remplit à nouveau les verres.

Ils boivent cul-sec.

Marko.

Tu penses vraiment ce que tu viens de dire ?

Viktor.

Evidemment, de temps en temps, faut pas déconner, il en couche quelques-uns dans le muguet.

Marko.

Ce que tu as dit sur moi, Papa, juste avant.

Viktor.

Tout ce que je viens de te dire, je le pense, mon fils, je le pense, on est de la même espèce. Bronson, toi et moi.

Marko.

Moi, je mourrais pour toi.

Viktor.

C'est bien. C'est très bien.

Marko.

Demande-moi.

Viktor.

Bronson, il savait le prix de la vie. Pense à Bronson. Sers-moi.

Marko sert à nouveau Viktor.

Il boit cul-sec.

Marko sourit.

On entend le tonnerre gronder au loin.

Marko.

J'en tiens une soignée.

Viktor sert Marko, qui boit cul-sec.

Viktor.

Ça sent l'orage. Précise.

Marko.

J'ai les talons au milieu des semelles.

Viktor.

Peut mieux faire.

Marko.

Je vais rentrer à deux. Vais prendre mon lit en marche.

Viktor.

J'ai les dents du fond qui baignent.

Marko.

Suis pété comme un Polack.

Viktor.

La langue française, quand même !

Sur le feuillage dentelé de l'orme blanc, tombent les premières gouttes, rondes et lourdes.

Le tonnerre gronde plus fort.

Nil guette les éclairs.

Nil.

Mon deuxième secret Maman, c'est que je sens les orages avant qu'ils éclatent, avant même qu'on ait l'idée de dire : ça sent l'orage. J'ai des pressentiments. Alors, depuis des mois, j'étais qu'un enfant quand j'ai commencé, disons des années, je prends les éclairs en photo. J'en ai des dizaines et j'étais un enfant, alors disons des centaines, j'ai des centaines d'orages cachés dans la maison, quelque part que je ne le dirai à personne, même pas à toi, tu donnes ton ventre pour de l'argent, tu es ce genre de fille et aux filles comme toi, on ne peut pas leur faire confiance, surtout quand c'est ta mère.

Dans le salon des Baumgartner, on précise.

Orage au dehors.

Viktor.

Je suis chargé comme un canon.

Marko.

J'ai des chaussures à bascule.

Viktor.

Je suis blindé comme un char.

Marko.

Ça ! On n'a pas sucé des glaces !

Viktor.

Tu es de la même espèce que moi.

Marko.

Je demande à voir !

Viktor.

Ce que je ne comprends pas, c'est qu'une belle petite merde comme toi soit de la même espèce que moi, parce que j'ai toujours pensé que tu étais une belle petite merde, mon fils.

Silence.

Serre-moi.

Marko va pour remplir à nouveau le verre de son père, et il serre les dents.

Mais non, petit con ! Dans tes bras !

Marko.

Tu veux que je te prenne dans mes.

Viktor.

Petite merde.

Marko.

Tu veux ?

Viktor.

Serre-moi, je te dis.

Au moment de se lever, Marko s'écroule.

Viktor éclate de rire.

Lentement, le fils va au père, dans ses chaussures à bascule.

Il faut élever tout ça, mon fils, il faut l'élever !

Sous l'orme blanc.

Orage.

Gouttes rondes et lourdes.

Nil.

Les éclairs, c'est à cause des décharges disruptives entre deux nuages, des fois entre le sol et un nuage, tu le savais ? Il faut faire vite Maman. Se tenir prêt. Comme ça. Le doigt bien dessus. Tu guettes. Tu te fies au tonnerre. Et à ton instinct.

Un éclair.

Nil presse le bouton.

Maman, est-ce que tu es vraiment comme on le dit ? Est-ce que tu n'as pas quand même une maison à toi, avec des volets que tu fermes à la nuit tombée ?

Dans le salon des Baumgartner, Marko, à genoux devant son père, a posé sa tête sur ses cuisses et ses bras cherchent à faire le tour de sa taille.

Viktor.

Tu es une belle petite merde. Tu es un hanneton.

Marko.

Ce n'est pas facile, Papa, d'être au milieu. De passer son temps, comme moi, parce que tu me l'as demandé, à imiter ou protéger.

Silence.

Viktor.

Tu as bien quelques secrets.

Marko.

Non.

Viktor.

Mais si.

Silence.

Marko.

Des fois, je prie.

Viktor.

Tu pries ?

Marko.

Oui.

Viktor.

Mais, Dieu n'entre pas dans cette maison.

Marko.

Je ne prie pas Dieu en particulier, je prie le ciel. Tout compris. Les nuages, les oiseaux, même les avions, des fois.

Viktor.

Et tu lui dis quoi, au ciel ?

Marko.

Rien.

Viktor.

J'attends.

Silence.

Marko.

Je lui demande que tu me dises un petit je t'aime. Au moins une fois.

Sous l'orme blanc.

Pluie continue.

Nil.

Maman, sur les photos, les centaines que j'ai, il n'y a pas un seul éclair, je dois te l'avouer, tu seras la seule à le savoir parce que t'es ma mère. J'appuie toujours trop tard. Ou alors les éclairs, c'est comme les vampires. Mon troisième secret, il a trente ans, et les heures de vol je vais te dire, c'est écrit dans ses yeux. Je me fous bien de savoir où elle est, si elle est avec un autre que moi je m'en fous bien Maman, mais je lui aurais bien pris les fesses en photo. Non, pas les fesses, les seins, les flèches de ses seins. Des flèches d'indien, au moment où ils font wouwouwou. Je crois qu'elle te plairait, Maman.

Dans le salon des Baumgartner.

Viktor.

Va te coucher, mon fils.

Marko.

Dis-le-moi.

Viktor.

Bonne nuit.

Marko.

Mais pourquoi ?

Viktor.

Je n'aime pas ton secret.

Marko.

J'en ai un autre, si tu veux.

Viktor.

Maintenant, il faut que je dorme.

Viktor disparaît, chargé comme un canon.

Marko s'allonge.

Entre la forêt et la ville, entre la ville et la maison, Nil rentre dans les derniers sursauts d'orage.

Nil.

C'est bien, Maman, dans ma tête tu es silencieuse, je trouve ça très bien de ta part de ne pas me faire la leçon. Avec toi, je suis tranquille.

Il disparaît.

VI. L'air et les songes

*Dans sa chambre, Susann se démaquille, assise face à un petit miroir cerclé de cuivre.
Elle porte un long tee-shirt et rien dessous.
Moi, je la trouve pas mal du tout.*

Entre le désert et la ville, Anton rentre chez lui ; l'orage s'est enfin tu.

Susann.

Apprends à dire : non. Fais-toi prier. A force de dire non, peut-être que les hommes te prieront tellement, qu'ils finiront par dire : je t'aime.

Anton.

Il a plu, je n'ai rien entendu. *L'air et les songes.*

Susann.

L'orage, ça me fait toujours un effet.

Anton.

Je rentre et je bouquine, ça va me laver de tout ça.

Susann.

Regarde-toi dans les yeux, ma petite Sue.

Anton.

Je suis fascinant. A une certaine heure de la nuit et dans certaines postures, les hommes sont fascinants.

Il disparaît.

Susann.

Ne plus laisser personne te dire que tu es moche, moche comme un genou, moche à piler du riz peu importe, plus jamais personne, surtout si c'est pour te l'enfiler dans les fesses l'instant d'après. Tu es belle. Répète après moi : tu es belle. Tu es belle. Tu es la super belle nana.

*Elle se retourne, regarde le lit vide, avec les draps souillés.
Silence.*

Et quand est-ce qu'ils me feront un enfant ?

La voix de Chavela Vargas, Corazon, corazon.

VII

Pendant un temps, on ne voit plus que Susann assise, détaillant le relief des tissus sur son lit vide, enroulant les boucles de ses cheveux autour de son index.

Dehors, un animal se met à crier – peut-être un porc, mais je ne suis pas sûr - comme si quelqu'un tentait d'une main peu habile de l'égorger.

Un harfang hulule ; indiscutable.

Dans la maison des Baumgartner, on cherche le sommeil tandis que nous n'entendons que des voix.

Et le ronflement de Viktor, discontinu.

Nil.

Marko, tu dors ?

Marko.

Non, je pense.

Nil.

A quoi tu penses ?

Marko.

L'art de mourir.

Silence.

Nil.

Le Sheriff Yankee Special, il paraît qu'il t'arrache une tête tout entière.

Marko.

Il paraît.

Nil.

Tu crois que ce que veut Papa, c'est arracher des têtes ?

Anton.

Il veut rendre justice. Il dit que c'est le seul moyen de devenir quelqu'un de nos jours. Comme Robin des Bois.

Nil.

Anton, tu lis ?

Anton.

Ce qu'il faut, c'est de la passion. Et que rien ne commande à l'intérieur de soi. Papa a tout pigé.

Nil.

Est-ce que tu lis ?

Anton.

Bien sûr que je lis. Sinon je ne serai pas si lucide.

Nil.

Qu'est-ce que tu lis ?

Anton.

Evite d'être utilisé.

Marko.

On s'en est mis une soignée avec Papa, ce soir.

Anton.

C'est un bon livre.

Marko.

Voyou à son âge, c'est fort, c'est très fort. La plupart des pères t'ennuieraient avec leur envie d'être pépé. Lui, il achète des flingues.

Anton.

On a la vie devant soi. La vie pour se convaincre que ça vaut le coup, tout ça. Des chiards, tu en fais si tu es absolument convaincu que la vie vaut le coup. Moi, je ne sais pas encore.

Marko.

Trois bouteilles à nous deux.

Anton.

Sept mille trois cent trente quatre.

Silence.

Nil.

Bonne nuit les filles.

Anton.

Dernière nuit avant les rois. Demain, c'est notre épiphanie. Dormez bien.

Marko.

Bonne nuit Nil. Anton, bonne nuit.

Anton.

A partir d'aujourd'hui, c'est Arthur. Bonne nuit Arthur.

Marko.

Quoi ?

Silence.

Anton.

Non. Finalement, non. Arthur pas question.

Susann a disparu, dans son lit ou dans la salle de bains, pour dormir ou se laver encore.

La nuit monte.

Et puis descend.

VIII

La baraque.

Dans le salon des Baumgartner.

On devine par ses fuites que le soleil règne sur le dehors.

Apparaissent Viktor et ses fils, les bras chargés de mallettes, attachés-cases, sacs de toile.

Ils portent tous le costume trois-pièces qu'ils essayaient la veille.

On dirait que la légende est en route.

Au retour des courses, je les sens électriques, les Baumgartner, pas vous ?

Viktor.

Vous avez vu la tête de l'armurier ? Vous avez remarqué l'œil inquiet de l'armurier au moment de la commande ? Vous avez constaté son sourire soulagé quand je lui ai administré cette tape amicale dans le dos ? Et la suavité de la voix. La sérénité. *Exercices pour les éléments des solides.* Il a senti à qui il avait affaire.

Anton.

La moindre des choses qu'il nous sourie avec l'argent qu'on lui a laissé. Le chèque était tellement gros qu'il arrivait tout juste à le porter.

Viktor.

Le monde entier va nous sourire à partir de maintenant, Anton, et pas à cause de la taille de nos chèques, non. Grâce à nos initiatives. Grâce à cette légende que nous allons écrire. Il faut toujours avoir la bouche pleine de sucre pour confire les paroles car les ennemis y prennent goût. Je ne sais plus de qui c'est, mais c'est un ami.

Anton.

C'est de Plutarque. Non. Mais dans ces eaux-là. Tu connais le livre *Comment tirer profit de ses ennemis* ?

Viktor.

Plutarque. Evidemment. C'est bien écrit. Il en sait long sur les grands hommes, Plutarque. Il va sûrement écrire quelque chose sur nous.

Anton.

Il est mort, Plutarque.

Viktor.

Plus pour longtemps. Les morts, on va les relever.

Nil.

Est-ce que tu veux qu'on arrache des têtes, Papa ?

Viktor.

Non, bien sûr que non. Ce n'est pas la Révolution. Je veux. Je veux faire impression. Faire impression, tu comprends ?

Nil.

J'ai peur mais j'ai envie. Peur de devenir un criminel, mais envie.

Viktor.

Nous ne sommes pas des criminels. Les criminels sont des héros. Je ne veux pas être un héros. Nous sommes comme tout le monde et c'est là notre force. Exclamation !

Marko.

C'est une bonne idée d'avoir l'air comme tout le monde : on passera inaperçu.

Silence.

Viktor regarde ses fils l'un après l'autre, en souriant.

Il regarde les mallettes, attachés-cases et sacs de toile sur le sol du salon.

Il regarde droit devant lui, enfin.

Viktor.

Ouvrons les paquets !

Fièvre dans les gestes, tri des malles, vérification des attachés-cases, comme si le prénom de chacun y était inscrit ; on vide précautionneusement les sacs de toile. Munitions, ceintures, flasques, couteaux, revolvers ; tout y est. Silence.

Chacun a choisi ses armes ; jusqu'aux dents. Vrai qu'ils ont été gâtés par le père, les fils.

C'est un grand moment. Le moment-clé. Comment vous sentez-vous ?

Anton.

Je ne sais pas. Je crois que je doute encore. J'ai cette arme dans mon poing et je doute. Pas de l'avoir dans mon poing non, je doute d'avoir envie de l'avoir dans mon poing.

Viktor.

Mon fils, on a déjà parlé du doute.

Anton.

C'est pour ça. Je ne m'inquiète pas. J'ai remarqué que je n'étais pas toujours d'accord avec moi. Voilà ce que je pense à l'heure qu'il est.

Viktor.

Merci de la franchise de ton intervention, Anton. J'apprécie. Ça va venir.

Marko.

Pense à Charles Bronson.

Viktor.

Exactement.

Marko.

Moi, j'y pense et je vous jure que je me sens plus léger. Mon attirail me rend plus léger. D'ailleurs, je tiens à signaler l'emploi de l'adjectif possessif *mon* devant le nom *attirail*, signe que je me le suis déjà en grande partie approprié.

Viktor.

Là, je dis bravo.

Marko.

Merci, Papa.

Nil.

Moi, c'est comme si c'était un troisième frère, mon Sheriff Yankee Special. Je me sens protégé par lui et par vous, plus que par les Saints du calendrier.

Viktor.

Tu vois que tu n'as rien à craindre. On n'est pas au bout de nos surprises. Je reviens.

*Il disparaît du côté de sa chambre.
Les frères s'observent un temps.*

Anton.

Je doute.

Marko.

Moi pas. J'écoute.

Nil.

Moi, je suis jeune. Je gamberge moins.

Anton.

Profite. Tu verras à mon âge. Tu deviens métaphysique. Surtout si tu bouquines.

Nil.

Métaphysique ?

Silence.

Anton.

Quand même dommage que Papa t'ait retiré si vite de l'école.

Nil.

Quand même dommage que tu n'y aies jamais mis les pieds !

Anton.

J'ai appris à lire tout seul, qui dit mieux ? C'est lourd un revolver.

Marko.

Charles Bronson, c'est déterminant dans la manière de tenir une arme. Et puis, il a une philosophie. Si tu tiens une arme sans philosophie, t'es juste un bourrin.

Anton.

Ça ne passe pas, je pense à Charles Bronson et ça ne passe pas, je doute.

Viktor revient.

Dans sa main, une caméra, à peine plus grande qu'un flingue.

Il sourit, avec beaucoup de sérieux.

Viktor.

Pour entrer dans les annales, il faut des archives. Il faut une trace, pour laisser une trace. On ne peut plus se contenter des mémoires individuelles, ni même de la mémoire collective, pas s'appuyer sur les seuls cerveaux de ceux qui bientôt croiseront notre route et comme un seul homme livreront à leur descendance les récits éclatants

de nos aventures, non. Il faut reconnaître à la technique une primauté dans l'art de fixer les événements à condition que la technique soit au service de l'être humain, pour parer à toute défaillance. On ne sait jamais. Des fois qu'on raconte des bobards sur notre compte. On va tout filmer. Point. On va diffuser tout ce qu'on aura filmé. On se fera nous-mêmes notre réputation, pourquoi attendre les autres ? J'ai réfléchi, beaucoup réfléchi. Il faut se faire une image. Devenir des icônes. Il faut devenir culte. L'époque réclame de tels procédés. Notre image, la soigner. Notre langage. Des termes bien choisis. Irréprochables. A la hauteur de notre tâche. Vous me comprenez ?

Marko.

Bronson, si personne ne l'avait filmé, on ne saurait rien de lui.

Viktor.

Voilà.

Nil.

Avec une caméra, les éclairs, tu ne les rates pas.

Viktor.

Les enfants d'abord, les enfants c'est doué pour ce genre de choses. Nil, à partir de maintenant, tu filmes tout.

Nil.

Moi ?

Viktor.

Toi.

Nil.

Merci Papa !

Viktor tend la caméra à Nil.

Viktor.

Bien. Très bien. Tout est là. On va entrer dans la légende. Filme.

Silence.

Nil filme.

Nil.

Moteur !

Long silence.

On ne sait pas très bien par quoi commencer.

On se regarde.

Un instant, Viktor semble désespéré.

Puis.

Viktor.

Présentez armes !

Anton. *(à la caméra)*

Remington 1858 Luxe. Calibre 44. Carcasse en acier. Finition : façon vieil argent bronzé. Barillet à 6 coups. Longueur du canon : 8 pouces. Copie exacte de l'ancien. C'est lourd, très lourd. Couteau Böker Bowie. Lame épaisse de presque 7 centimètres. Longueur totale : plus de 30 centimètres. Poids : 495 grammes. Etui : Western Cuir. Je le sens mieux que le Remington.

Viktor.

Marko.

Marko. *(à la caméra)*

Moi, j'ai choisi un Remington 1858 Texas. Calibre 44. Carcasse en laiton. Finition : bronzé noir. Barillet à 6 coups. Longueur du canon comme Anton. Poids : 1200 grammes. C'est une copie exacte de l'ancien. Deux fois moins cher que celui d'Anton, je tiens à le dire à la caméra. Je le sens bien, très bien. Le couteau, c'est un Fox Palissandre. Lame en acier inoxydable de presque 10 centimètres. Blocage de la lame à cran, manche en palissandre comme son nom l'indique. Je le sens bien, super bien. Charles Bronson, c'est déterminant.

Nil.

Papa, à toi.

Viktor. *(à la caméra)*

J'ai opté pour un modeste Police Pony Express 1862. Calibre 36. Barillet à 6 coups. Carcasse en laiton, j'aime bien l'idée du laiton. Finition nickelée. Longueur du canon : 5 pouces. Poids : 1200 grammes. La crosse est noire, comme l'ancien. La crosse noire, j'aime bien l'idée. Sinon, le couteau, c'est un Fox – Loupe de Thuya. Cher, mais il faut ce qu'il faut. Dureté de la lame : HRC 55-57. Je ne sais pas ce que ça signifie mais au dire de l'armurier, tu peux éplucher des cailloux avec une lame pareille. Nil, à toi.

Nil retourne la caméra contre lui-même. Se filme.

Nil.

Moi, j'ai mon Sheriff Yankee Special. C'est comme mon frère. Il pèse un kilo cent. Sinon, le couteau, c'est un Buck Odissey. Manche synthétique noir. Lame système Liner Lock, il paraît que c'est pratique. Et puis, il y a un clip de ceinture et comme j'ai la tête en l'air.

Viktor.

Sinon tout le monde a sa flasque, en cas de sortie prolongée.

Anton.

La mienne d'une capacité de 150 ml. En inox gainée de cuir.

Marko.

Moi, c'est de l'inox guilloché. 180 ml.

Viktor.

La mienne en tissu écossais, bouchon baïonnette, contenance 240 ml. Nil a pris la même que moi, je crois que c'est une bonne option.

Silence.

Voilà. Arrête ça, Nil. On doit s'habituer petit à petit. Paraître le plus naturel possible. On est encore un peu empruntés.

Marko.

Toi, tu étais parfaitement à l'aise, Papa.

Viktor.

Tu as trouvé ?

Anton.

On sent que tu sais ce que tu veux.

Nil.

Tu passes très bien à la caméra.

Viktor.

C'est tout naturel. C'est moi. Je suis. Je suis Viktor Baumgartner. Filme ça, Nil.

Nil filme son père, encouragé par ses fils, exalté par l'objectif.

Je suis Viktor Baumgartner. Je suis Viktor Baumgartner. Tout va changer. Demain, je ne vais pas travailler.

Anton.

Comment va-t-on faire pour vivre ?

Viktor.

Anton, as-tu jamais manqué de rien ? As-tu jamais eu à te plaindre de la vie que je vous fais mener ? Une vie de rois dans leur citadelle, vue imprenable, des moments de grâce, alors je te pose à nouveau la question : as-tu jamais manqué de rien ?

Anton.

Non.

Viktor.

Demain, ils chercheront au sol la trace de ma sueur et mes piétinements. Ces jours où j'obéissais. Je ne suis plus manufacturable. Demain est un autre jour et demain nous entrons dans la légende. Alors à demain.

Silence.

Nil.

C'est pas aujourd'hui ?

Viktor.

Négation.

Nil.

Ce n'est pas aujourd'hui ?

Viktor.

Demain. Nous avons fait les courses. Nous avons déclaré nos intentions. Nous avons présenté les armes, appris à nous servir des médias. Je crois que c'est une bonne journée, bien remplie. Je vous avais dit que vous seriez gâtés. Bon sang comme je vous gâte. Vos mères peuvent continuer d'aller se promener.

Marko.

Absolument !

Anton.

A plus tard. Je vais réfléchir.

Nil.

A quoi ?

Anton.

Rien. Juste réfléchir.

Marko.

Moi, je ne sors pas. Je reste là. Avec Papa. Je vais me bourrer la cantine en perdant aux dés.

Nil.

Je peux sortir avec mes armes et la caméra ?

Viktor gifle Nil.

Anton dans la foulée.

Marko enfin.

Nil.

Je plaisantais !

Viktor.

Ils sortent.

C'est ça.

IX

Dans sa chambre, Susann se remaquille, assise face à son petit miroir cerclé de cuivre.

C'est comme si on la reprenait où on l'avait laissée, à ceci près qu'une nuit est passée, à ceci près qu'elle se prépare à un nouveau rendez-vous, à ceci près qu'un drame se prépare.

Je continue de la trouver plutôt à mon goût, dans sa petite robe d'orlon rouge.

Susann.

De la tranquillité de l'âme. Répète après moi : tu es belle. Voilà, Sue. Et vois plus loin que cette petite vie qui rouille avant d'avoir été du fer. Je suis la plus belle. Non, la plus belle, c'est quand même un peu. Je suis dans la bonne moyenne des belles. Mais, tu dois voir plus loin. Une belle femme voit loin. Une belle femme sait qu'elle est belle et les plus belles d'entre elles ont le chic pour faire comme si elles n'en savaient rien, alors qu'en fait, mon cul. Une belle femme a des enfants, parce que tous les hommes veulent faire un gosse à une belle femme, tous, pour dire à leurs potes : c'est la mère de mes enfants, toc. Je lui ai fait des gosses, elle est à moi, cette femme-là, parce que je lui ai fait des gosses, c'est plus la même. Tu lui as fait des gosses, toi ? Non ! Ben moi oui. Ils sont beaux mes gosses. C'est mes gosses, c'est les siens, ils sont parfaits. Tous les hommes veulent une belle femme qui leur fait des beaux gosses. Toutes les femmes se disent un jour qu'elles méritent mieux, et elles ont raison. Mais moi, je mérite bien ça, au moins ça, pour commencer. Après, je me plaindrai.

Silence.

Il va venir. M'en fous, lui ou un autre. Mais quand même, je crois que c'est lui, c'est bien lui. Plus tard, s'il me dit que je lui ai fait un enfant dans le dos, je lui dirai que devant lui, quand j'étais nue, j'étais vraiment comme nue.

On frappe à la porte. On est ponctuel. On a des choses à dire.

Susann disparaît un instant et dans sa chambre vide un instant résonnent ses mots et sur le lit parfaitement bordé se fabriquent déjà –invisibles– les ébats à venir.

Nil apparaît, sa main dans celle de Susann.

Susann.

Viens.

Nil.

Je suis là.

Susann.

Tu ne m'embrasses pas ?

Nil.

Chaque fois que je te vois, je ne le fais pas exprès : j'ai un choc.

Susann.

Pourquoi un choc ?

Nil.

Tu n'es pas du tout mon genre.

Silence.

Susann.

Tu veux t'en aller ?

Nil.

Non, bien sûr que non. Ce n'est pas parce que tu n'es pas mon genre que je n'ai rien à te dire. Je devrais n'avoir rien à dire, à toi, je veux dire, bon sang ça fait un maximum de répétitions, précise Nil, précise, je suis. Je suis. Je vais chuchoter.

Susann.

Embrasse-moi.

Nil.

Bonne idée. Ça va me détendre.

Ils s'embrassent. Il lui caresse les fesses, longtemps.

Susann.

Ça va mieux ?

Nil.

Non. Mais je vais quand même essayer de chuchoter.

Susann.

Tu me trouves belle ?

Nil.

Tu ne vas pas recommencer avec ça !

Susann.

Chuchote.

Nil.

Quoi ?

Susann.

Chuchote. Tu me trouves belle, petit pharaon ?

Silence.

Nil.

Redis-le.

Susann.

Chuchote ! Petit pharaon.

Silence.

Nil.

Je te trouve belle.

Susann.

Tu vois quand tu veux ! Laisse-moi te déshabiller.

Nil.

Pas tout de suite.

Susann.

Pendant que tu chuchotes.

Susann commence à déshabiller Nil.

Nil.

Je crois qu'il est temps que je te parle de moi, on a quand même fait l'amour une bonne dizaine de fois et j'ai quand même pas fait l'amour avec des tonnes de nanas. Ne tire pas sur mes manches comme ça, elles s'allongent, mes bras pas.

Nil, torse nu.

Susann.

Chuchote.

Il enlève lui-même ses chaussures.

Nil.

Je n'ai personne à qui dire ce que je vais te dire à part, à part ma mère tu vois, et ma mère je ne l'ai pas connue tandis que toi, je te connais. Tu es mon troisième secret, c'est pas rien. Négation : ce n'est pas rien.

Susann embrasse Nil sur la joue.

Fait tomber son pantalon.

Je ne connais pas ma mère, maintenant tu le sais, je suis qu'un fils de. Négation : je ne suis qu'un fils de. Voilà.

Susann.

C'est pas grave.

Nil.

Négation.

Susann.

Ce n'est pas grave.

Elle s'agenouille pour enlever ses chaussettes.

L'embrasse sur les cuisses.

Nil.

J'ai des pressentiments. Je peux annoncer un orage avant même qu'on ait l'idée de dire : ça sent l'orage.

Susann.

Ce n'est pas grave.

Nil.

Je photographie les éclairs, j'ai des centaines de photos d'éclairs.

Susann.

Ce n'est pas grave.

Nil.

Mais j'appuie toujours trop tard, alors sur la photo il n'y a que des intempérances.

Susann.

Intempéries.

Nil.

Ta gueule, je sais ce que je dis.

Susann.
Chuchote.

*Elle va pour enlever son slip.
Il la retient.*

Nil.
Pas tout de suite. Embrasse-moi.

Elle l'embrasse sur le front.

Nil.
J'ai deux frères. Anton et Marko. Plus grands que moi.

Elle l'embrasse sur les yeux.

Susann.
Ce n'est pas grave.

Nil.
J'ai un père. Viktor Baumgartner. J'ai. Trois secrets et une famille. Je n'ai pas beaucoup voyagé, tu as voyagé, toi ?

Susann.
Là, je voyage.

Elle l'embrasse sur la bouche.

Nil.
Alors si c'est ça, voyager.

Il l'embrasse sur la bouche.

Susann.
Et sinon, qu'est-ce que tu voulais me dire ?

Nil.
J'ai peur de mourir.

Susann.
Ce n'est pas grave.

Silence.

Nil.

Je peux te prendre par-derrière ?

Susann.

D'abord par-devant.

Elle fait tomber son slip et ensemble ils s'abandonnent sur le lit, qui disparaît aussi lentement que les gestes d'amour.

X

Dans la nuit qui suivit, les voix montèrent encore dans la baraque des Baumgartner, se répondant d'une chambre à l'autre, à se demander si des cloisons les séparaient.

Ronflement de Viktor, saccadé, troublé de mots incompréhensibles, peut-être des prénoms de femmes, peut-être des plans en lambeaux, pour changer le monde.

Pendant un temps, on ne voit plus rien.

Sinon, des éclairs.

Ces éclairs dont Nil ne parvient jamais à garder l'impression.

Anton.

Projet de paix perpétuel.

Marko.

Qu'est-ce que tu lis ?

Anton.

Les lignes de ma main.

Marko.

Et alors ?

Anton.

Je commence à y voir clair.

Marko.

Qu'est-ce que tu vois ?

Anton.

Je commence à m'y voir, moi.

Marko.

Et tu te trouves comment ?

Silence.

Anton.

Je ne me trouve pas. Je ne me trouve pas.

Marko.

C'est que ça n'est pas si clair que ça.

Anton.

Si, justement. J'ai mal au ventre.

Silence.

Nil.

Vous pourriez chuchoter ?

Silence.

La nuit monte.

Et puis descend.

XI

Dans le salon des Baumgartner.

Les armes sont au sol, comme en exposition. Les hommes sont sapés.

Viktor est assis face à la caméra, posée sur un pied métallique ; ses fils l'observent, engoncés dans des fauteuils, hors-cadre.

Viktor. *(à la caméra)*

Dans la nuit, j'ai eu cette idée, l'idée de présenter les acteurs après avoir présenté les armes, je crois que c'est la moindre des choses. Que nos archives respirent la clarté, et le propre. J'ai préparé un questionnaire, je suis le premier à m'y soumettre. D'abord, bonjour. Je m'appelle Viktor Baumgartner. *Rhizomes !*

Marko.

Il maîtrise son sujet.

Anton.

Il sait ce qu'il veut. Il sait ce que je veux.

Viktor.

Je commence.

Nil.

C'est parce qu'on est de la même espèce.

Viktor.

Si j'étais un arbre, je serais un chêne. Nil, viens là. Demande-moi pourquoi.

Nil.

Pourquoi un chêne ?

Viktor.

Parce que le chêne produit des glands.

Rire de Viktor à la caméra, forcé.

Silence.

Je me suis dit que commencer par une plaisanterie serait la preuve de notre assurance décontractée, la preuve qu'on ne se prend pas au sérieux, la preuve que nous sommes comme vous et moi, nous sommes peut-être même davantage vous-même que nos propres personnes. Bref. C'est tout de même impressionnant de parler à ces engins.

Nil.

Il faut parler à la caméra comme à une femme.

Rires.

Anton.

Qu'est-ce que tu en sais, toi, des femmes ?

Nil.

Rien. Je disais ça comme ça.

Viktor.

La vérité sort de la bouche des enfants, je me relance. Comme à une femme. Si j'étais un animal, je serais un lion.

Nil.

Pourquoi ?

Viktor.

Ne me demande pas pourquoi à chaque fois, il y a des réponses qui vont de soi. Si j'étais un métier, virgule, je serais celui que j'ai choisi.

Marko.

Lequel ?

Viktor.

Je ne sais pas encore lequel, mais celui que j'ai choisi.

Anton.

J'aurais répondu exactement la même chose.

Viktor.

Si j'étais une qualité, je serais la lucidité. Si j'étais un défaut, je dirais la même chose. Je suis franc, c'est une autre qualité. Et puis, j'élève seul mes enfants. De bon petits gars. J'ai du charme, je ne fais pas mon âge, n'est-ce pas ? Vous voulez savoir mon âge ? Je ne peux pas vous le donner, virgule, j'ai ma pudeur. Je mesure 1,80 mètres pour 82 kilos, c'est correct. Mais dans trois kilos, ce sera la classe, vous m'en direz des nouvelles.

Silence.

Viktor sourit à la caméra, exagérément.

Il a tendance à se tortiller un peu sur sa chaise, vous ne trouvez pas ?

Je ne me prends pas au sérieux. Simplement, j'ai senti que le monde avait besoin d'une légende, j'ai senti que c'était dans mes cordes. J'ai trimé ; point virgule ; ras-le-bol. Pour l'instant, je me présente. Demain, on échafaudera des plans.

Anton.

Demain ?

Marko.

On avait dit que les plans, on les faisait aujourd'hui !

Viktor.

Je lui ai parlé comme à une femme, il a raison le petit, c'est à une femme qu'il faut parler.

Nil.

Tu vois.

Anton.

Papa, les plans c'est pour quand ?

Viktor.

On a toujours dit que c'était pour demain. Aujourd'hui, on fait les présentations. Vous voudriez commencer sans faire les présentations ? Alors que c'est si réjouissant. Vous allez voir.

Anton regarde Marko qui regarde Nil.

Anton va s'asseoir face à la caméra.

Anton.

Je m'appelle Anton Baumgartner. Si j'étais un animal, je serais un lion comme mon père. Ou alors un chien. Je me trouve assez fascinant. Et puis, inquiétant. Je jouerais bien dans un film scandinave.

Viktor.

Un secret.

Anton.

Comment ?

Viktor.

Dis un secret à la caméra.

Anton.

Un secret ?

Marko.

On est obligé ?

Viktor.

Il faut se donner à la foule, parce que nous la servons. Nous sommes des rois, des vrais.

Silence.

Anton.

J'ai parfois envie de mourir. De me laisser mourir. J'ai parfois envie de laisser mourir tout le monde.

Il se lève, va se rasseoir dans son fauteuil.

On le regarde, un temps.

Silence.

Nil va prendre sa place.

Viktor.

C'est franc. C'est très franc.

Nil.

J'y vais ?

Viktor.

Comme à une femme !

Nil.

Je m'appelle Nil Baumgartner. Si j'étais un animal, je serai un lion, comme mon père. Ou alors un chien, comme mon frère. Je suis jeune, mais je me soigne. Je parle tout seul avec ma mère, je photographie les éclairs et je ne suis plus puceau, vous savez tout.

Il va se rasseoir dans son fauteuil.

On le regarde un temps.

Silence.

Marko va prendre sa place.

Marko.

Je m'appelle Marko Baumgartner. Si j'étais un lion, vous savez déjà que je serais ce même genre de lion. Je ne trouve pas ça facile d'être moi. J'aimerais vous dire, deux points : j'ai violé une fille, c'est ma seule histoire d'amour.

Silence.

Viktor.

Répète ça.

Silence.

Marko.

Tu as dit : c'est bien. Tu as dit : c'est franc, très franc et je me suis dit qu'il était temps de l'être moi-aussi et de vous dire mon secret. Je vous demande pardon.

Anton.

Tu as.

Marko.

Tais-toi.

Il pleure.

Nil.

J'arrête la caméra ?

Viktor.

Il faut jouer franc-jeu. Point. Il a raison. Il faut que le monde sache qu'on a nos faiblesses. Je ne veux pas de héros dans cette maison.

Silence.

Marko.

C'était. Près du désert. Pas loin de la ville. Dans le quartier, je vous jure.

Nil.

Mais avant celle-là, tu n'as rien. Je veux dire : personne ?

Viktor.

Nil, tais-toi.

Nil.

Pardon, Papa.

Viktor.

Continue, Marko.

Marko.

Je regardais ma peau ce soir-là ; il y a des soirs où je regarde ma peau et je ne peux même plus la toucher tellement j'en ai peur, peur comme si ce n'était pas tout à fait ma peau, et je sens mes os en dessous, qui craquent comme le bois de certains meubles et j'ai besoin de sortir des soirs comme ceux-là, alors je l'ai. Elle avait. Une robe. Ce n'était qu'une robe et comme je ne voulais pas voir ma peau ce soir-là, je refusais de voir la sienne. Et je n'ai vu qu'une robe, alors je l'ai. Je m'en suis pris à sa robe dans une rue traversière ; point virgule ; on n'a pas idée de passer dans des rues pareilles à des heures indues, alors je l'ai. Point. J'ai fini par voir son œil au milieu du tissu et je vous jure qu'il n'y avait pas une once de peur dans cet œil-là. Comme si elle avait déjà l'habitude de moi, comme si elle savait que je ne voyais que sa robe et c'est à sa robe que je m'en prenais. Elle n'avait pas peur de moi, alors ça commençait à ressembler à de l'amour, son oeil donnait l'impression de me connaître, ça m'a rendu nerveux parce que je ne me sentais pas prêt à lui faire l'amour, je commençais à l'avoir molle quand jusque là c'était dur comme jamais ça n'avait jamais été dur, alors je l'ai giflée et c'est revenu, c'est revenu plus fort qu'avant, plus dur qu'avant, alors je l'ai. J'ai fini par cerner son regard, elle avait déjà cerné le mien et je me sentais enfermé en elle, avec cette peau étrangère sur mes os qui grinçaient, je me prenais les doigts dedans, dans ces milliers de portes, alors j'ai commencé à lui enfoncer dans la chatte et dans le cul, et je crois qu'elle a bien aimé, parce qu'elle n'a rien dit, elle n'a rien dit, alors je l'ai. D'abord, avec les doigts. Je ne sais plus où j'ai mis mon sexe mais il n'en finissait pas de durcir et c'était un poing, impossible à ouvrir, alors je. Je frappais, je peux vous dire qu'elle a aimé, parce qu'elle a crié, elle a crié comme quand on fait l'amour mais je ne pouvais pas penser une seconde que je lui faisais l'amour sinon c'était cuit, alors je la laissais crier en pensant à ma peau, en me demandant : où est ma peau ? Et je frappais dans cette robe et dans son regard au milieu du tissu, et mes os se brisaient, et j'étais dur, j'étais dur, j'étais dur. Puis tout est devenu limpide et j'ai vu la lune, pleine, au-dessus de nos têtes.

Silence.

Viktor.

Tu es une belle petite merde.

Silence.

Coupe-moi ça.

Nil arrête la caméra.

Il regarde Marko pleurer, en silence.

Anton regarde droit devant lui, comme s'il y voyait se dessiner le corps de Susann dans sa robe rouge ou dans son long tee-shirt d'après l'amour.

Viktor regarde les armes au sol.

Toute sa vie, on croit élever des garçons. Mais ce sont des fauves que l'on défend du monde. Je ne sais plus quoi dire. Il sort.

Le père disparaît ; tout ce qu'il a à dire.

Les fils restent seuls un temps, à se regarder, comme se regarderaient des prisonniers qu'on installe dans la même cellule, pour la première fois.

Puis, Anton disparaît. Toujours, il regarde devant lui.

Nil le suit, sans lâcher Marko des yeux.

Marko reste là.

Il sourit et ce sourire à cet instant lui semble aussi étranger que sa propre peau certains soirs.

Alors, il a peur.

XII

Dans la chambre de Susann.

Susann face à la caméra, posée sur son pied métallique.

Elle porte encore cette robe d'orlon rouge qui lui va si bien.

Susann.

Durée et simultanéité. Ils avaient l'air de deux enfants du même âge, ils avaient l'air d'être le même enfant. J'ai pris quelques secondes, je veux dire, de vraies secondes, plusieurs vraies secondes, pour comprendre ce qui arrivait, pour comprendre qu'ils puissent sans prévenir arriver là comme un seul enfant, tous les deux.

Dans une rue, près du désert, au début de la ville.

Anton rencontre Nil.

Par hasard.

Anton.

Nil.

Nil.

Anton.

Anton.

Tiens.

Nil.

Oui.

Anton.

Tu marches.

Nil.

Oui.

Anton.

Moi aussi, j'avais besoin de.

Ils se regardent en silence.

Anton.

On marche.

Nil.

Tous les deux.

Anton.

Oui.

Nil.

Par-là, n'est-ce pas ?

Anton.

Par-là.

Devant la caméra, Susann brosse sa perruque.

De temps en temps, elle regarde vers l'objectif et à chaque fois qu'elle arrive à le fixer un temps, ça lui donne un sourire d'une insolence.

Susann.

Je les ai fait entrer et d'ailleurs ils sont entrés sans que je fasse quoi que ce soit. Je les regardais en silence marcher dans ma chambre comme ils devaient marcher dans la rue, l'un près de l'autre et pas un mot, ils se sont assis ensemble, dans la même seconde, sur le lit. Ils m'ont demandé ce que j'en pensais.

Dans une autre rue, qui précise la direction des marcheurs.

Anton.
On marche.

Nil.
J'avais besoin de.

Anton.
Oui.

Nil.
Je n'ai pas fait ma chambre depuis une paye, mais j'emploie des négations.

Anton.
Demain, ça ira mieux.

Nil.
Tirer des plans sur la comète. J'aime bien cette expression, pas toi ?

Anton.
Non.

Silence.

Nil.
Ça va ?
Dans la chambre de Susann.
Susann a enfilé la perruque.

Susann.
Je ne pouvais pas savoir qu'ils étaient. Mon Prince russe et mon petit Pharaon. J'ai essayé de détendre l'atmosphère, je leur ai dit que souvent quand on est frères on partage les mêmes goûts, que c'est un signe de bonne entente, qu'ils devraient se serrer la main et je vous sers quelque chose à boire, vous voulez boire quelque chose ? Ils m'ont répondu qu'à l'instant, ils partageaient le même dégoût.

Devant l'immeuble où Nil et Anton ont pris l'habitude de baiser Susann.

Anton.
Bien.

Nil.
C'est là.

Anton.
On y est.

Nil.
Ça fait longtemps ?

Anton.
Tu n'as pas honte ?

Nil.
Et toi ?

Anton.
Je ne sais pas.

Nil.
On monte.

Anton.
Oui.

Anton gifle Nil.

Nil gifle Anton.

Silence.

Ils montent.

Susann.
Ils m'ont dit qu'ils m'emmenaient chez eux, dans leur baraque, qu'ils allaient me présenter à la famille, que j'allais entrer dans la légende et ils avaient l'air d'avoir bu, se regarder l'un l'autre leur donnait l'air d'avoir bu, c'est exactement ça : ils se soûlaient à force de se regarder et ils parlaient fort, de plus en plus fort, alors je leur ai dit : chuchote. Et ils m'ont mis une baffe. J'ai compris que la nuit serait longue.

Ils disparaissent.

La voix de Chavela Vargas, Sus ojos se cerraron.

XIII

Dans la baraque des Baumgartner, alors que Viktor cherchait au milieu des stryges une solution à tout ça et des plans à échafauder, alors que Marko continuait de chialer dans son sommeil, des voix montaient alors que descendait la nuit.

Il se pourrait bien qu'on entende aussi dans cette obscurité-là, les voix des mères abandonnées ou abandonnantes, telles qu'elles reviennent aux oreilles hantées de ces hommes-là, certaines nuits.

Anton.

Leçons et conversations sur l'esthétique, la psychologie et la croyance religieuse.
Papa. Papa, réveille-toi. Papa, on a quelque chose à te montrer.

Nil.

Marko, Marko, réveille-toi.

Susann.

On ne va pas déranger tout le monde sous prétexte que je suis là, je suis un tout petit prétexte, je peux attendre demain, sauf que j'ai un besoin qui presse, c'est où les toilettes ?

Nil.

Suis-moi.

Anton.

Elle pisse pas !

Viktor.

Agis selon une maxime telle que tu puisses vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle.

Anton.

Papa, rendors-toi.

Viktor.

Agis de telle sorte que tu uses de l'humanité, en ta personne et dans celle d'autrui, toujours comme fin, et jamais simplement comme moyen.

Nil.

On verra ça demain.

Susann.

Faut vraiment que je.

Viktor.

Agis de telle sorte que ta volonté puisse se considérer elle-même, dans ses maximes, comme législatrice universelle. »

Nil (à Susann).

Tu te retiens !

Silence.

XIV

*Dans le salon des Baumgartner.
La caméra est posée sur son pied métallique.*

*Les armes sont toujours au sol, exposées.
Susann a enlevé sa perruque. Elle est debout sur une chaise, au milieu des hommes,
surexposée.*

Marko garde le silence et la dévisage. Elle lui sourit, d'un sourire étranger à tout.

Anton.
Métaphysique de l'amour, métaphysique de la mort.

Viktor.
Susann ?

Susann.
C'est ça, oui. Susann. Susann Wolf.

Silence.
Viktor regarde ses fils, comme s'il devait prononcer pour chacun une sentence.

Marko.
Papa.

Viktor.
Ce que je ne comprends pas, mes fils, c'est qu'avec la marmaille de chattes errantes, avec tout ce que la terre a enfanté de trous à combler et dans le quartier accordez-moi que nous ne sommes pas en reste, ce que je ne comprends pas, c'est que vous ayez tous eu l'idée de vous taper cette mocheté.

Silence.

Susann.
Je peux descendre ?

Viktor.
Vos mères, c'était peut-être des chiennes, mais avec pedigree, mes enfants, c'était des chiennes qui avaient du chien, croyez-moi. Celle-ci, elle a l'air mal nourri, l'air malheureux, on dirait qu'elle sort du chenil. Plus on la regarde, moins on la voit.

Susann.
Je veux m'en aller.

Viktor.

Elle est du genre à disparaître quand on l’embrasse, du genre qu’on a envie de se cacher à soi-même, je vous comprends. Je vous comprends. Et en même temps, on ne peut pas s’empêcher de la regarder.

Susann.

Je m’en vais.

Viktor.

Dans cette maison, c’est moi qui dis qui s’en va et à quel moment s’en aller. Qu’est-ce qu’elle a qui ne va pas ? C’est le nez ? Non. C’est la bouche.

Marko.

Papa.

Nil.

C’est le nez et la bouche.

Anton.

Le front aussi, elle a le front bas.

Viktor.

Regardez-moi ces jambes. On pourrait y décocher des flèches.

Anton.

C’est parce qu’elle se couche quand on lui dit de s’asseoir.

Viktor.

C’est une pute ? Si c’est une pute, logiquement, elle devrait tomber amoureuse de moi. Tu es amoureuse de moi, ma petite ?

Susann.

Qu’est-ce que vous cherchez ? Vous croyez que vous me faites peur ? Vous trouvez ça malin de parler de moi comme d’un clébard ou d’un tableau ? Vous croyez que ça me file la tremblote ? Vous croyez que je vais pleurer ? Je vous regarde dans les yeux avec la tranquillité d’une amoureuse devant un coucher de soleil.

Viktor.

Elle a du caractère, cette petite.

Susann.

Je nous trouve ridicules, tous autant qu’on est. On devrait se présenter nos excuses et faire connaissance. Se demander pourquoi on se présente des excuses, quand on n’a fait que s’embrasser et chuchoter et se quitter pour se revoir, sans rien se promettre. On n’a rien fait de mal, sauf celui-là, qui se tait parce qu’il sait ce qu’il a fait, parce qu’il n’avait qu’à demander la permission et peut-être, si je m’étais reconnue un

minimum dans ce qu'il avait à donner, alors peut-être qu'il n'aurait pas eu à me forcer. Je suis belle. Je veux voir loin. Je ne veux plus être seule. Tu vois, mon petit Pharaon, j'emploie des négations. J'ai envie de. Parce que je suis là et que. Toutes ces armes partout sur le sol, c'est à se demander, d'ailleurs je vous le demande.

Viktor.

On aurait dû filmer ça. D'ailleurs, on va filmer. Hors de question qu'on entrave nos plans.

Anton.

On a des plans, finalement ?

Viktor.

Avant d'avoir des plans, il faut avoir confiance. Pour avoir confiance, il faut se connaître sur le bout des doigts. Vous m'avez surpris. Déçu, même. Je ne sais pas encore si vous m'avez blessé.

Marko.

Pardon. Je vous demande pardon.

Marko tombe à genoux.

Viktor.

Relève-toi, Marko.

Anton.

En ce qui me concerne, c'est métaphysique. C'est le doute. Pardon, Papa.

Nil.

Moi, je suis jeune alors.

Susann.

J'ai vraiment envie.

Viktor.

Toi, tu fermes ta gueule. Tu ne bouges pas. Nil, ça tourne.

Caméra.

Nil.

Moteur.

Viktor.

Papiers !

Les fils sortent leurs papiers, dans des gestes contraints, maladroits, désordonnés.

Vous avez un penchant pour les gagueuses. C'est bien. Mais en cas de coup dur - sous la torture par exemple – on a vite fait d'oublier d'où l'on vient, vite fait de dire n'importe quoi et de foutre en l'air notre légende. Alors, j'ai besoin de savoir exactement à qui j'ai affaire, parce que je ne le sais plus et même si c'est écrit sur vos papiers, même si vous êtes de la même espèce que moi et qu'avec bon cœur vous avez dit oui à ma proposition de vivre hors-la-loi, parce qu'on n'a plus les moyens de faire autrement vous avez dit oui, parce que vous avez compris à quelle société nous avons affaire, bande de petits cons vous m'avez blessé, je le sens.

Silence.

Susann.

Il faut que je pisse, vous comprenez ?

Viktor gifle Susann.

Elle se pisse dessus.

Les garçons tournent la tête ou baissent les yeux.

Susann ne pleure pas ; elle continue de sourire, de ce sourire lointain.

Viktor.

Une pisseuse. Rien qu'une pisseuse et.

Susann.

Je n'ai plus envie.

Viktor.

Vous comprenez que vous êtes une partie de moi, que tout entier je vous contiens, parce que je suis votre père et vous êtes mes fils, et tout entier je suis contenu par vous, c'est biologique. Mais il faut aller plus loin puisque cela ne suffit pas à se reconnaître, il faut aller jusqu'à devenir l'autre, il faut que j'aille jusqu'à devenir chacun de ces petits cons giclés de ma verge pour me rendre compte si oui ou non, je peux écrire une légende avec vous, et dire au monde : nous nous levons. Je vous ai élevés, mais ça n'a pas suffi, puisque je ne vous reconnais pas. Et je vous ai donné le sein parce que vos mères se les faisaient mordre par d'autres que moi, et je vous ai acheté ces armes pour qu'ensemble nous devenions de beaux voyous, ceux dont on dirait : ce n'était pas des héros, mais des hommes comme vous et moi, alors nous aussi, nous pouvons nous lever. Dommage. Maintenant, nous allons devenir les uns les autres, pour nous connaître parfaitement et regagner la confiance perdue, vous permettez ?

Anton.

Je ne sais pas.

Viktor gifle Anton.

Viktor.

Maintenant, tu sais.

Nil.

Je n'ai pas compris, Papa, excuse-moi.

Susann.

Il dit que vous allez devenir les uns les autres.

Viktor gifle Susann.

Viktor.

Nil, à partir de maintenant, je suis toi. Anton, tu es Marko. Marko, tu es moi.

Anton.

Papa, c'est à dire que ce genre de choses, avec la métaphysique.

Viktor gifle Anton.

Silence.

Anton.

Papa, tu as dit que tu étais Nil, alors j'ai le droit de te rendre ta gifle puisque tu n'es plus mon père.

Silence.

Viktor semble embarrassé.

Viktor.

On n'avait pas commencé. Maintenant, on commence. Maintenant. Regardez la caméra de temps en temps.

Ils regardent tous la caméra.

XV

Anton.

Paradoxe sur le comédien.

Marko.

Je suis toi ?

Viktor.

Oui.

Marko.

Comment veux-tu que je sois toi ?

Viktor.

Fais de ton mieux. Sois ferme. Et décontracté. Tu connais mes gestes, mon phrasé, mon allure.

Nil.

C'est comme photographe des éclairs. Et en même temps, l'éclair, tu le deviens.

Susann.

Je peux vous demander, ces armes à quoi elles.

Marko.

Ta gueule.

Viktor.

C'est bien. Un peu rigide. Ne fronce pas les sourcils, je ne fronce pas les sourcils.

Marko.

Ta gueule, Nil.

Nil.

J'ai rien dit.

Marko.

Je parlais à Papa.

Anton.

Tu ne peux pas parler à Papa comme ça, c'est mon Papa. Méchant.

Viktor.

Tu caricatures, Anton. Sois sincère. Sois toi-même, à l'intérieur de l'autre.

Anton.

Ta gueule, Nil.

Viktor.

C'est bien, c'est mieux. Marko, fais-moi plaisir : un peu d'ordre.

Marko.

Ta gueule, Nil.

Viktor.

Intéressant.

Nil.

Négation.

Viktor.

J'ai dit : intéressant. Je ne peux pas mettre de négation là-dedans.

Nil.

C'est vrai. Mais je trouve que tu m'as répondu un peu vite. Marko, Papa. Vous ne trouvez pas que Nil m'a répondu un peu vite ?

Marko.

Il est jeune.

Susann.

Laissez-moi partir.

Anton met un coup de poing à Viktor.

Viktor lui rend son coup de poing.

Anton frappe à nouveau Viktor.

Ils ne peuvent plus s'arrêter.

Marko.

Je ne sais pas très bien quoi faire. Je n'ai pas l'habitude d'être mon père.

Viktor.

Je joue le jeu, je jouerai le jeu jusqu'au bout, je veux savoir ce que vous avez dans le ventre.

Anton.

Je peux te dire qu'on en a dans le ventre, je peux te dire que j'en ai plus que tu ne le croies.

Nil.

Marko, j'ai des doutes sur qui tu es.

Anton.

Je suis Marko, puisqu'il faut que je sois Marko, pour dire ce que je pense.

Marko.

Marko, tais-toi.

Anton.

Oui, Papa.

Silence.

Susann regarde les hommes, avec un sourire de pitié.

Nil.

J'ai des doutes sur tout. Mais au fond, je crois que je vaud mieux que tout ceux-là réunis. J'ai lu treize-mille bouquins et je me saute cette petite salope en surveillant son langage, qui dit mieux ?

Anton.

Moi aussi, j'ai des doutes sur qui tu es. Et je n'emploie jamais le verbe *sauter* en parlant d'amour.

Nil.

Tu l'aimes ?

Anton.

J'ai vraiment des doutes sur qui tu es. Nil ou Anton ? Anton ou Nil ?

Nil.

Moi, je ne doute jamais et je peux te dire qu'avec moi elle a connu le plafond plus qu'avec toi, Anton.

Anton.

Moi, c'est Marko.

Nil.

Rien à foutre.

Viktor frappe Nil.

Nil va pour lui répondre.

Se retient.

Viktor.

La règle.

Nil.

Pardon, Marko.

Anton.

Je t'en prie.

Marko. (*à Susann*)

Chienne.

Susann.

Va te faire voir !

Viktor.

Pourquoi tu la traites de chienne ?

Marko.

Parce qu'elle me fait penser à ta mère, cette petite.

Viktor.

Je t'interdis de parler de ma mère.

Marko frappe Viktor ; coup de poing au ventre.

Marko.

Je t'interdis de répondre à ton père.

Viktor.

Pardon.

Nil.

Marko, ça t'a plu quand tu lui as fourré ton machin dans le ventre ?

Susann.

Nil, arrête.

Nil.

Ça t'a plu ?

Anton.

Je n'emploie pas non plus le verbe *fourrer*.

Marko gifle Nil.

Nil.

Pourquoi tu me gifles Papa ? J'ai rien fait de mal.

Anton.

Négation.

Nil.

J'ai des doutes sur les négations. Alors, Marko ça t'a plu ?

Anton.

C'était mes os, mais ma peau je ne pouvais pas la regarder. Le sexe, c'est des os ou c'est de la peau ? Je ne suis pas sûr d'avoir été moi quand je l'ai. Papa, mon petit Papa, dis-moi que tu m'aimes. Dis-moi que je suis ton préféré, dis-moi que j'existe plus que les autres, encule-moi Papa, encule-moi.

*Marko frappe Anton.
Anton frappe Marko.
Viktor ne tente pas de les séparer.
Nil a peur.*

XVI

*Soudain, Anton empoigne son revolver.
Susann se cache derrière un fauteuil.*

Anton.
La psychanalyse du feu.

Marko.
Quoi ? Tu vas tirer sur ton propre père ? Alors qu'il s'applique à te fabriquer une légende ? Tu oses lever ton arme sur ton propre père à la veille de ce grand jour où ne serons plus jamais les mêmes ?

Viktor.
Je vois. Je vous vois.

Anton.
Je ne veux pas tirer sur toi, Papa. Je veux tirer sur Marko. Je veux lui faire la peau à ce lèche-bottes, lui faire voir comment je m'appelle. Je ne t'ai jamais léché les bottes, Papa, je t'ai toujours donné ce que j'avais de plus transparent et ce n'était pas grand chose à cause de tous ces doutes, mais je t'ai toujours donné tout ce que j'avais et les doutes c'est ce que j'avais de plus personnel. Je te les ai donnés, sans savoir jamais si j'avais raison de le faire, j'ai douté jusque là. Maintenant, je peux te regarder en face, Papa, puisque tu n'es pas toi et que je ne suis pas tout à fait moi, je peux te le dire, Papa.

Marko.
Je t'écoute.

*Viktor tire sur Anton, qui s'effondre dans les armes.
Sang. Ou l'idée du sang.
Silence.*

Viktor.
Agis de telle sorte que tu uses de l'humanité, en ta personne et dans celle d'autrui, toujours comme fin, et jamais simplement comme moyen. L'absolution, mes fils, l'absolution. J'ai traité vos mères par-dessus la jambe. J'ai traité vos mères par-dessus leurs jambes. Il sort.

Marko tire dans le dos de son père.

Sang.

Viktor se retourne, regarde ses fils une dernière fois, les armes au sol, sa légende qui s'arrête là. Il disparaît du côté de sa chambre.

Nil tire sur Marko.

Silence.

Marko regarde son petit frère, avec un sourire radieux.

Sang.

Nil va s'asseoir devant la caméra.

XVII

Dans le salon des Baumgartner.

Corps.

Armes.

Sang.

Susann, immobile, regarde Nil – ou ce qu'elle croit voir de lui.

Nil.

Fragments posthumes sur l'éternel retour. Nous n'irons pas voir la mer. Et pan dans la tête ! J'ai eu trois secrets. Cette fille qui traîne dans notre salon. Je voudrais dire, avant d'arrêter mon cœur, lui dire à cette fille. Sue. Tu es. Nous t'avons traité par-dessus la jambe. Pardon. C'est les eaux-vannes, dans le cœur, là, beurk.

Nil se lève, regarde Susann.

Sang.

XVIII

Susann marche parmi le sang et les armes.

Regarde le corps d'Anton effondré, celui de Marko statufié, souriant toujours, saignant en paix.

Comme Nil, toujours assis, immobile, et dont le corps a rougi à mesure qu'il parlait de sa mort à la caméra.

Susann regarde son ventre.

Le touche.

Susann.

Sur la brièveté de la vie. Et même si la tienne, elle commence. Elle va commencer. Compte sur moi. Je te consolerais, quand tu seras un homme. Il faudra bien. Mais. Est-ce que tu pourrais être une fille ? Une fille, petite, bien brûlante quand on s'appuie contre elle, avec un visage en dentelle et un filet de voix. Un peu comme moi. Non. Comme tu veux, toi. Je disais ça - Vraiment comme tu veux. Si tu veux être un homme, très bien. Toute façon, je te console. Promis, j'y mets tous les organes. Et j'ai un cœur qui n'en finit pas.

On entend la voix de Chavela Vargas, Vamonos. S'éloignant.

Noir, comme une lame.

Fabrice Melquiot
1^{er} septembre 2005